

« L'acolyte allait être mis au parfum... » Déjà auparavant il avait perçu, puis s'était joint à la ronde des enfants se jouant et se protégeant les uns les autres du loup :

« Promenons nous dans les bois pendant que le loup n'y est pas...

Loup Y es-Tu ? Entends-Tu ? Que fais-Tu ? ¹

Si le loup y était Il nous mangerait mais comme il n'y est pas

Il nous mangera pas... »

Ainsi en ces temps-là se parlaient les « enfants du langage »... ils échangeaient, se prévenaient et dansaient dans un Monde qu'ils se partageaient, la Maison humaine, leur maison commune.

Las, ils en sont loin aujourd'hui... chacun s'accrochant maintenant à son Loup bavard, hurlant et menaçant, chacun se bat pour son Dieu et son or contre le Dieu des autres... Déjà la chronique² nous dit qu'à battre l'enfant et compter son or s'épuisait une mère Mac'Miche, selon la comtesse³... Jusqu'où ça ira...? Jusqu'au point où la Folie destructrice viendra tuer le Monde et son Humanité. C'est ce qu'il nous reste à comprendre, c'est une urgence et une obligation... comprendre à quel Dieu, à quel « Loup terrifiant », à quel langage privé ils répondent et obéissent lorsqu'ils se déchaînent et se déchirent jusqu'à s'exterminer...

C'est ce qu'il nous reste à comprendre pour éviter et sortir de ces chemins violents et criminels... il nous reste à travailler et trouver une toute autre ballade/balade d'où nous pourrions à nouveau rencontrer les « enfants du langage » dans la proposition et l'espoir de...

1 Y es-tu, entends-tu, que fais tu... sont trois « petites questions » que devrait se poser tout analyste, où qu'il soit mené...

2 La Chronique est aussi le journal d'informations et de défense des droits humains d'Amnesty International...

3 Comtesse de Ségur, Un bon petit diable, janv. 2008, Poche, Hachette...

Caminantes, hermanos, marcharemos juntos⁴...

4 « Marcheurs, frères, nous marcherons ensemble »... Caminante est un hispanisme désignant le marcheur... ou la ballade. C'est aussi le nom pris par une structure, l'Association Caminante, dont le siège est à Saint André de Seignanx. Cette association reconnaît, dans ses statuts, à toute personne accueillie et à sa famille « le droit d'être différent que cette différence soit celle d'origine, de la couleur, du sexe, de la religion, des opinions »... Elle permet à toute personne de vivre sa citoyenneté...

Sommaire

Avant-Propos : Qui suis-je ? D'où vins-je ? Où...?	9
Introduction.....	23
I) Spi, d'où viens-tu ?.....	29
a : L'Originaire et L'Inconscient chez les Anciens.....	30
b : Jung et Freud, puis Lacan rendent visite aux mystiques... Le nom de Dieu.....	49
c : Un ruban blanc sur la chevelure de Lee Brice... Désir et socialisation, Illustration clinique (2011).....	99
d : Sur un chemin laïque mystique : « laïen mysticism ».....	131
II) Psy, qui es-tu...?	143
a : Pour Freud :	144
b : Du sexuel au spirituel, le psychanalyste amoureux... Illustration clinique.....	172
c : Le retour à Freud de Jacques Lacan : La mystique, l'arrière monde.....	204
III : Pol où vas-tu, caminante...?	265
a : Chemin faisant en analyse.....	265
b : Vers la sortie, à l'écoute de la ronde des « enfants du langage ».....	329
c : Addenda : Duels et controverses dans l'Institution.....	358
d : L'analyse est une marche « sans fin ».....	397
Épilogue.....	409
Bibliographie.....	411

INTRODUCTION

Souvent lors de rencontres, discussions, débats ou groupes de travail¹⁶ ayant pour objet les liens entre la Psychanalyse et la Spiritualité les thèmes de l'énigme et du mythe, de leur rapport à la présence ou l'absence d'un Autre sont articulés comme expressions d'une Existence-Source de vie, ou de son absence-inexistence qui renvoie au Rien, au Vide mais parfois encore à la mort... C'est là la question de la Croyance, de la foi ou du doute dans la recherche mais aussi du désarroi dans son impasse... Autant de positions qu'un analyste aura à rencontrer cheminant sur les chemins d'Analyse se trouvant en compagnie aussi bien de libre-penseurs que de « fous de Dieu ». Mais il n'y trouvera nulle réponse définitive à l'énigme d'un Vide... sauf pour « les Tenants du Vrai » que sont les fidèles des monothéismes qu'ils soient religieux, culturels ou scientifiques et qui viennent, parfois sous des formes violentes, mettre un frein, une limite, un terme à la recherche spirituelle en énonçant et trop souvent en imposant le

16 Ce livre doit beaucoup à tous ceux qui ont participé et soutenu le groupe de travail, « Psychanalyse et Spiritualité ». Y ont participé jusqu'à sa fin : Bruno Fabre, Claude Alombert, Gilbert Remond, Nouri Jeddi, Zohra Perret, Jean-Pierre Allié. Ce groupe s'est conclu sur une rencontre avec Madame Alice Cherki, psychiatre-psychanalyste, auteur entre autres de *Retour à Lacan* (Fayard, 1981), Frantz Fanon (*Le Seuil*, 2000), *La Frontière invisible* (éditions elema)...

Nom du « vrai Dieu » : « Le Nôtre », celui de « notre souche » ! C'est ce qu'illustrerait, dans le champ analytique, un ouvrage récent : « Les destins de Psyché »¹⁷, malgré la très grande richesse métapsychologique de son auteur...

Mais en l'absence de réponse définitive à : « y est ou y est pas ? », comme disent les enfants, « un vide vient à paraître » : vide de référent, vide de représentation, vide de nom, vide de lieu, vide de sens ou, le comble : le vide du Vide quand un manque vient à manquer... Là réside le risque de précipiter le sujet confronté à ce vide ou à son Envers le vide du Vide, le trop, le comble au creux d'une angoisse qui pourrait le noyer ou l'engloutir malgré les tentatives qu'il pourrait encore développer de bricolages, d'ingéniosité, de suppléances ou de trouvailles pour y répondre... Mais angoisse qui pourrait aussi ouvrir la porte au « thérapeute, au conseiller ou au coach », comme il se dit maintenant, à fin de rectifier son « regard »... quand il s'agirait plus justement de l'accueillir, de l'accepter, de la reconnaître et d'accompagner le sujet en recevant les questions qu'il vient là porter sur l'insondable de l'Être, de la réalité, de la vie et de la mort, du Réel ... car ce devrait être aussi autant de « questions pour le Psy »...

Faudrait-il encore pour accéder et s'offrir à les entendre que le psychanalyste accepte de ne plus suivre « religieusement » et dogmatiquement ses propres repères traditionnels afin de « se prêter à l'Aventure », qu'il supporte risquer se perdre pour avancer avec inquiétude, plaisir et intérêt sur ce chemin qui s'offre sans carte ni boussole... chemin nouveau, chemin inconnu dans l'Aventure qui pourrait (devrait ?) mener vers celui d'une Spiritualité qui fonde sa place et qu'il se doit d'assumer, désirer car c'est celui sur

17 Bonnet Marc, Les destins de Psyché, Traversées, La pensée vagabonde, 2021

lequel se fonde son désir d'analyste. Cela va lui imposer de supporter perdre la réassurance, la boussole des « bornes indicatrices de sa métapsychologie » sur le chemin d'aventure de l'espace psychique qui s'ouvre devant lui. Elles auraient pu, en effet, le ramener en pays connu : le pays du Conscient-Inconscient, du Moi-Ça-Surmoi, de l'Œdipe et de la castration, de la sublimation... Pays, lieu de résidence organisé par le binôme défensif et protecteur que Freud avait élevé contre les coulées spirituelles par trop envahissantes du mysticisme, les qualifiant d'« océan de l'Inconnu »... Il aurait pu compter sur cette digue, cette défense construite sur cette « articulation canonique », sur cette Vérité métapsychologique : la distinction, la séparation entre deux lieux, deux scènes, deux pays différents : celui de la représentation de mot et celui de la représentation de chose... suivre Freud : « il ne saurait exister d'accès direct à la distinction et compréhension de la Chose ! »... Non, plus de bornes de protection et de défense contre la menace d'invasion. « Je ne m'y perds pas, moi, pourra dès lors déclarer un Moi borné tout puissant et maître en sa demeure », un moi borné au risque de se couper du « Pays de l'Autre »...

Nous aurions « imaginativement » attendu d'un analyste à l'orée du chemin d'analyse, pour qu'il soit chemin de découvertes et créations, qu'il s'autorise plutôt à prendre modèle sur un voyageur plus intrépide : sur Ulysse par exemple, celui-là qui un jour s'aventurant dans les profondeurs d'une caverne autre, celle de Polyphème, ne dût le salut de ses compagnons et le sien qu'au subterfuge de choisir et répondre n'être « Personne » au « qui est là ? » du cyclope. Il laissait ainsi un temps tomber le Moi renonçant à représenter un personnage important et sûr de lui, renommé, « Moi », mais tout simplement l'Indistinct, Personne ! Cette chute du Moi ne resta pas sans effets...

Remarquons encore qu'en ces temps-là le pays des cyclopes

était une terre sans nom si ce n'est celui du peuple qui l'habitait. Ce pays se trouvait, de fait, dans un certain flou politique... C'est là une indication qu'à côté des dimensions religieuse, non pas, mais spirituelle et psychanalytique nous nous intéresserons dans notre balade, aux questions et dimensions du Social et du Politique...

Quand un collègue et ami, auteur du livre plus haut cité, me proposa de participer au groupe de travail « Psychanalyse et spiritualité » (il n'y était pas encore question du Politique) je passais à ses oreilles pour un « lacanoïde quelque peu allumé et athée » (« athée... Oh ! grâce à Dieu », comme le soutenait Mouloudji)... Je dois reconnaître qu'au cours du travail de réflexion et d'élaboration de ce groupe mes positions ont connu une réelle évolution, un changement et se sont sensiblement ouvertes au trouble de la spiritualité¹⁸ et d'une pensée mystique particulière, celle de la théologie négative...

Du trublion athéiste qui s'affichait, « est-ce bien analytique, ça, cher collègue ? » m'était-il souvent reproché, j'ai accédé avec eux à une position plus agnostique, animé de la seule conviction qu'une morale sociale et politique, un souci de l'autre et des autres, le désir soutenu d'une vie plus agréable à partager en commun avec la conviction que cela se trouve encore du domaine du possible, à venir, suffiraient à « attendre » l'Autre, si jamais Il y est, pour qu'Il laisse une/sa place au « trublion repenté », quoique... toujours « un peu allumé, alumbrado » car il reste peu probable que j'aie un soir L'implorer : « De profundis, clamavi ad te... Des profondeurs, je crie vers Toi, Seigneur... Seigneur, prends pitié de Moi... m'en-

18 Termes qu'emploie Freud quand il décrit à R. Rolland le trouble éprouvé sur l'Acropole l'associant aux réactions qu'il ressent face au mysticisme... repris dans le paragraphe « Pour Freud », chapitre sur les « Fondements théoriques ».

tends tu? ». Mais je n'en ferai pas le pari (comme le préconisait et nous y invitait Pascal¹⁹) car si jamais Il existe il resterait des choses bien plus importantes pour Lui dans ce monde dont il devrait commencer à s'occuper... alors que pour moi, « pauvre analyste », la laïcisation de mes actes m'oblige à « une pratique sans idée d'élévation »²⁰ céleste... C'est là la position singulière de l'analyste qui lui impose une responsabilité et un engagement qu'il ne saurait déléguer à nulle autorité divine, institutionnelle ou bureaucratique... que ce soit.

Pour autant je ne m'interdirai pas, ici, « en privé », retrouvant les obscurités du latin de mon enfance et de « mes messes » (car « sans le latin, sans le latin, la messe... »²¹), de « litaniser » encore, pieusement :

« Credo in unum... Vacuum et inanitate, sicut causa et principio et in mysterio : femina est futura hominis... »

Réalités, représentations de désir ou actes de foi...? c'est ce que nous nous offrons à interroger, chemin-faisant, tout le long de

19 Blaise Pascal soutenait dans son Argument philosophique, « Pari sur le problème de l'Éternité », que toute personne censée aurait tout intérêt à croire en Dieu et cela en dehors de la question même de son Existence... à fin de « gagner son Paradis si Paradis il y a, les Hommes ne pouvant être heureux qu'en Dieu »...

20 Comme le soutenait Jacques Lacan : « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », (1967), dans Autres écrits, p. 352, reprenant ce que Freud disait déjà : « Nous avons délibérément refusé de faire du patient qui, cherchant une aide, se remet entre nos mains, notre bien propre, de façonner pour lui son destin, de lui imposer nos idéaux et, avec l'orgueil du créateur, de le modeler à notre image, dans laquelle nous sommes censés mettre toutes nos complaisances. » Œuvres complètes, t. XV, Paris, éd. PUF, 1996, p. 105.

21 Sur une Chanson de Georges Brassens, ce « discret gorille » qu'il m'arrivait de croiser dans ma jeunesse sètoise...

notre ballade... mais, anticipant déjà d'éventuels « duels contre des moulins à vent »²², j'adopterai ici, un instant, la langue de Cervantès :

« *Pero, aunque no sé lo que estoy diciendo, voy a seguir hablando...
¡Así es, soy un Alumbrado !* »...²³

22 Ce que viendra « conter » l'Addenda : Duels et controverses dans l'Institution...

23 « Même si je ne sais pas ce que je suis en train de dire je vais continuer de parler ; c'est comme ça, je suis un Alumbrado ». Les alumbrados ou illuminés, mystiques espagnols du XVI^e siècle, se réunissaient dans la région de Tolède autour d'Isabel de la Cruz. Ils vivaient et soutenaient que « l'illumination rend libre et défait de toute autorité ; ils n'avaient donc de compte à rendre à personne, même pas à Dieu ». Mais ils furent condamnés comme hérétiques par l'inquisition espagnole...

b : Jung et Freud, puis Lacan rendent visite aux mystiques... Le nom de Dieu

Selon les dictionnaires le mot « mystique » dérive du latin « mysticus » qui lui-même vient du grec « mustikos » qui désigne ce qui est « relatif aux mystères ». Le Larousse, mysticisme : « Doctrine philosophique et religieuse qui admet la réalité d'une communication directe et personnelle avec Dieu ». Le « Vocabulaire technique et critique de philosophie » d'André Lalande précise : « Croyance en la possibilité d'une union intime et directe de l'esprit humain au principe fondamental de l'être, union constituant à la fois un mode d'existence et un mode de connaissance, étrangers et supérieurs à l'existence et à la connaissance normales ». Cette dernière définition se distingue ne restreignant pas la mystique à être une forme d'expérience religieuse. Relevant de cet esprit, nous recueillerons une « confidence écrite » de Jean-Claude Carrière quand il reconnaît : « Certains de mes amis s'étonnent, et depuis longtemps, de mon goût pour la poésie dite mystique, tout aussi bien chrétienne qu'hindouiste ; « Comment peux-tu toi, athée tranquille et reconnu, qui ne crois en aucun dieu, qui ne pratique aucune religion, comment peux-tu t'intéresser, au point de les traduire, à ces poètes-là ? » Je n'ai aucune réponse... et d'ailleurs je n'en cherche aucune. Je ne comprends pas ce qu'on me demande. Je vois dans cette poésie, comme chez Rimbaud, Lorca ou Celan, un dépassement de la réalité, une sortie de soi, une inspiration, un appel vers l'ailleurs, un désir d'absolu, d'irréel, que seule la poésie m'apporte et que je n'ai pas la moindre raison de repousser... Je me dis même, quelque fois, que le fait d'être athée (athée..., oh,

grâce à Dieu) me permet d'apprécier plus librement, plus profondément ces textes... Il ne s'agit pas d'une descente du ciel mais d'une élévation de la terre... »⁴⁰ Oui, le Lalande avait bien raison de ne pas enfermer les choses dans le religieux, d'ailleurs un peu plus loin sur le chemin nous rencontrerons le rapport qu'effectue Lacan lui-même entre les mystiques, les poètes et la poésie...

Pourtant mystique reste un mot qui garde son mystère... un « mot-puits », un mot obscur et nombreux sont les Savoirs, nombreuses les Religions, nombreuses les Institutions qui se méfient de lui et rejettent l'approche mystique, qui excluent ou enferment ceux et celles qui sont reconnus ou suspectés « d'en être »... exclusion « bénie » pour les porteurs d'une expérience, l'expérience mystique, et de la conduite qui en découle pour eux, par essence incompatibles avec tout engagement-enfermement qu'il soit institutionnel, dogmatique ou sectaire.

Et pourtant, malgré les « ombres » que je lui ai reprochées ou peut être à cause d'elles, je demanderai là encore à Jung de nous accompagner pour avancer dans ces obscurités, pour nous éclairer sur le chemin du mysticisme et de la rencontre du sujet mystique... « Je sais que je suis manifestement confronté avec un facteur inconnu en lui-même, que j'appelle « Dieu » [...] C'est un nom qui convient à toutes les émotions qui me dépassent dans mon propre système psychique... »⁴¹ Dieu est là le facteur inconnu, l'Innommable, le dépassement de toute pensée...

Jung va reconnaître dans sa rencontre avec le sacré ce qu'est pour lui l'expérience mystique : une dimension constitutive de la personne humaine, le « divin dans l'homme » poursuivait Michel

40 Jean-Claude Carrière, op. Cité, p. 388

41 C. G. Jung, Correspondance, 1958-1961, lettre du 5 décembre 1959, Paris, Albin Michel, 1996, p. 141.

Cazenave⁴² : Pour Jung l'archée inscrit, en tant que Principe, un arrière, un originaire (un archaïque) qui laisse son empreinte au fondement même de notre psychisme : « chaque être portant la trace de ces principes supérieurs ». Cette empreinte qui vient remplir un vide est celle que l'on pourrait encore nommer l'Un, Dieu ou diable, Originaire, Inconscient archaïque, Père de la pré-histoire du sujet, Préhistorique...

Bien au-delà du moi et de la conscience, poursuit Jung, il y a le Soi qui les transcende tous deux ; il nous confronte à ce qui est plus vaste que nous et nous dépasse. C'est lui, le Soi, qui nous permet de nous relier au patrimoine représentatif de l'humanité et aux expériences que les hommes ont faites depuis des millénaires, « des siècles des siècles », mais aussi à l'autre bout, de l'autre côté à ce qu'il y a de plus intime en nous, de plus profondément unique et humain. C'est ainsi que Jung travaillait à cette question de l'origine, il y insistait en posant que le plus important dans ce qu'il repérait comme processus d'individuation c'était bien ce qu'il nommait le Soi, cet au-delà du moi au sens où la constitution du Soi lui-même est un effet, une résultante du processus de transformation de l'ego dans sa rencontre avec la manifestation de l'Invisible au cœur de l'homme, de sa découverte au creux de soi des signes de la présence d'une altérité silencieuse qui se révèle apte à provoquer un travail d'altération et de transformation du Moi...

Or si nous avons pu un temps souligner des points, jusqu'à des séries de rapprochement ou de rencontre entre les théories et pratiques jungienne et freudienne n'y aurait-il pas là, maintenant, dans ce que travaille et énonce Jung et le rapproche d'une posi-

42 C.G. Jung, *Le divin dans l'Homme, Lettres sur les Religions, choisies et présentées par Michel Cazenave, La bibliothèque spirituelle*, 1999, Albin Michel.

tion mystique, n'y aurait-il pas pour un lecteur ou un analyste freudien une véritable remise en question de ses notions et conceptions du sujet et du Moi... ? Outre, Jung va là évoquer un Inconscient collectif, source matricielle pour chaque Un, préexistant au moi, inconscient structurel et structurant comme surface et contenant, réceptacle du monde des archétypes constitutif des grandes catégories de l'Imaginaire Collectif. Il ne faudrait pas pour autant entendre et voir ces archétypes comme étant en eux-mêmes des images mais comme des structures de formation d'images chargées d'un « sacré fondamental » avant même leur affiliation à quelque religion définie, avant même toute religion définie... Ce sacré fondamental Jung le nommera, empruntant le terme à Rudolph Otto, le « numineux »⁴³ pour qualifier l'effet sur la conscience des productions archétypiques, particulièrement de celles porteuses du sacré... c'est l'Étranger du soir.

Mais soulignons pour y insister que déjà là Jung se réfère à des images de Dieu et non à Dieu en soi, bien entendu. Pourtant un doute, une incertitude, un trouble subsistent sur ce qu'il est là en train de construire car, malgré cette distinction (il s'agit d'une image et non de la réalité, pas de liaison directe) des critiques se sont faites et poursuivies sur sa construction interprétative ce qui l'amènera à préciser dans « Réponse à Job » que c'est bien au moyen de la psyché que la divinité agit ce que plus tard ou plus près de nous a tenté de reprendre Marc Bonnet⁴⁴ sous la forme d'un « moi divin » qui se situerait dans une liaison beaucoup plus

43 Rudolf Otto a proposé le terme de « *numineux* » dans son livre *Le Sacré* pour désigner la présence agissante de la divinité pour soi provoquant un sentiment de puissance et de terreur, de présence d'un « tout Autre », de présence absolue du divin... expérience de l'épreuve de conjonction des opposés, l'attraction et la répulsion, face à l'irruption du sacré...

44 Dans « Les destins de Psyché », Traversées, La pensée vagabonde, 2021.

directe à la divinité qu'elle ne l'est chez Jung. Pour évoquer cette Image, l'image de la Divinité, ce dernier était amené à isoler et décrire un archétype de la Totalité, un archétype qui « crée une symbolique, laquelle de tout temps a servi à concrétiser et à exprimer de façon imagée la divinité. L'image de Dieu coïncide donc avec un contenu particulier de l'inconscient, à savoir l'archétype du soi »⁴⁵. Ceci se retrouvait en parfaite continuité et articulation logiques avec ses constructions théoriques sur le rôle, la nature et les fonctions de l'archétype quand il définissait, pour l'exemple, comment un archétype devient actif et se fait choisir « quand un certain manque dans la sphère consciente demande une compensation de la part de l'Inconscient », précisait-il. Et là, ce qui manquerait du côté de l'inconscient, comme y insistait Jung, c'est la relation immédiate avec Dieu. Là l'Étranger joue un rôle d'intermédiaire et Jung formule que l'archétype s'est fait choisir plutôt qu'il n'a été choisi intentionnellement. « Je préfère, précise-t-il, cette façon de m'exprimer parce qu'il me semble que c'est presque la règle que l'on suive inconsciemment l'attraction de l'archétype »... ceci n'est donc en rien l'équivalent de ce que serait un appel de Dieu... isn't it?!

Soulignons que cette strate en lien avec le divin Jung a « découvre » à nouveau en étant en lien avec les travaux philosophiques des Anciens, en lien avec la conception « d'âme du monde » néoplatonicienne telle que conceptualisée chez Plotin, « l'unus mundus », cette instance intermédiaire entre ce qui est de l'ordre de l'intelligible et de l'ordre du sensible, de la matière, de l'âme et de notre corps, de l'archée et du typos, de l'Histoire et de l'actuel. Cette strate anthropologique qui lie matière, histoire et spirituel...

45 Carl Gustav. Jung, Réponse à Job, Paris, Buchet-Chastel, 1994, p. 237

Un psychanalyste décalé en son atelier¹⁰¹...

« Fidèle et infidèle, comme vous avez raison ! Je me vois souvent passer très vite devant le miroir de la vie, comme la silhouette d'un fou (à la fois comique et tragique) qui se tue à être infidèle par esprit de fidélité ». Non, ce n'est pas là ma prose mais celle de Derrida... Pourtant je l'aurais bien faite mienne ce qui m'aurait autorisé à porter, creusant à la même veine que lui, qu'un psychanalyste ne se soutiendrait que d'être sans passeport, voire « sans papiers »¹⁰² et parfois un peu fou lui-même... Nous rejoindrions par là l'idée du « trait d'indistinction » que Freud mentionne dans son article « Une conception du monde »¹⁰³ quand il s'est trouvé dans la nécessité de créer les moyens d'une laïcité et d'en soutenir l'esprit en réponse à ceux qui auraient souhaité faire de la Psychanalyse « une science juive ». C'était lors d'un discours au Bnai Brit, la plus vieille organisation de soutien et d'entraide juive qui fût créée le 13 octobre 1843 et se trouve aujourd'hui encore en activité dans le monde réunissant des juifs de toutes origines et de toutes contrées pour servir les communautés dans lesquelles ils vivent... Dans cette intervention Freud soutenait que le recours à ce « trait d'indistinction » permettrait de mettre « le sujet à l'abri de toute exaltation d'un blason, notamment national ». Vanitas... Il détaillait alors clairement pour ses amis qu'à son avis ce qui se transmet de génération en généra-

101 Nous reviendrons sur la question des Ateliers et de leur fonction dans l'addenda...

102 Je pense là, bien entendu, au superbe : « Poètes, vos papiers... » du poète et interprète Léo Ferré...

103 Sigmund Freud, « Sur une *Weltanschauung* », *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, (1933), trad. fr., Paris, Gallimard, « Folio / Essais », 1989, p. 211-243

tion c'est un « trait d'indistinction d'une même construction psychique » en tant qu'« identité intérieure ». ceci vaudrait pour lui tout autant pour tous les Juifs que pour tout le reste de l'humanité... Sans papiers...

« Un trait d'indistinction »... En ce sens nous ne pouvons, je ne peux être qu'un psychanalyste décalé non repérable, non refermable dans quelque distinction particulière que ce soit en tant que tel ! Et je me reconnais psychanalyste sans passeport, ce qui me soutient, voire « sans papiers »... ne me tenant plus ou moins bien, ou plus ou moins mal, dans l'écart de ce décalage... cela relève du destin de l'analyste, indissociablement lié à une position anthropologique, Politique et Spirituelle. Position, lieu et fonction qui ne me placent, qui ne nous placent si nous nous soutenons analystes ni dans les orthodoxies, ni en dehors mais au mieux dans une position « dedans-dehors », dans une vie et un travail aux marges. Ceci ne nous interdit pas, bien au contraire, de prendre l'affaire sérieusement sans pour autant nous prendre trop au sérieux Un analyste aux limbes... C'est là notre sinthôme comme le nommait cet autre décalé, Lacan...

Nous devrions nous rappeler que l'analyse est née et se soutient d'une « petite folie » et d'un « petit grain de fantaisie¹⁰⁴ ». Elle est née des paroles de l'hystérique relevées par un « paranoïaque réussi »¹⁰⁵ puis présentées et soumises à la Sorcière, comme Freud pouvait appeler parfois sa théorie métapsychologique... Ceci ne nous interdit pas de prendre l'affaire sérieusement sans pour autant nous prendre trop au sérieux : bien au contraire. Amusons nous encore de nos petits narcissismes et de nos petites

104 Chanson interprétée par Line Renaud sur un texte de Bob Merrill...

105 J'ai réussi là où le paranoïaque échoue reprend une phrase de Freud dans une lettre à Ferenczi de 1910 contemporaine de son analyse du cas Schreber.

différences qui se gonflent telle un(e) voile au vent d'avoir à faire à une si sérieuse affaire, justement. C'est là une distinction essentielle à maintenir : celle entre tout le respect et le sérieux que nous devons à la matière analytique qui excédera toujours tous nos petits dispositifs et qui nous impose que l'on s'en occupe et préoccupe, de ces dispositifs, tout en tenant à distance le risque de gonflage de voile toujours possible, toujours présent : celui du mépris ou de l'infatuation.

Cette matière analytique que désigne-t-elle au juste ? Elle désigne ce que son objet lui assigne. Mais cet objet, quel est-il ? L'Inconscient, diraient certains ; l'appareil psychique diraient encore d'autres... Je m'engagerai disant qu'il s'agit peut-être de l'âme, pour rester dans le thème non de la croyance mais de la Spiritualité... de l'âme comme l'entendent le luthier, le charpentier, le sculpteur, le violoncelliste... l'âme d'un instrument, l'âme d'une poutre, l'âme d'une statue ; l'âme, c'est-à-dire un vide, un vide à l'âme : de l'invisible, du non perceptible, de l'impalpable, mais de l'éprouvé... dans le silence. Un silence... Un silence lié au « *privacy of the self* » au plus profond de la personne, noyau autour duquel pourront venir s'agencer avec plus ou moins de bonheur les bricolages de chacun, sa partie visible ou qu'il donne à voir. C'est là un « Vide-source » comme le nommait Michèle Montrelay¹⁰⁶ précisant qu'un des objets du chemin analytique, l'enjeu de la cure analytique serait de restituer à ce Vide sa fonction porteuse de reconnaissance lorsqu'il a subi un comblement ou un manque qui l'a rendu inerte... Ce vide, qui relance le travail du féminin en chacun, est aussi la question d'une faille autour de laquelle se déclenche, se déploie et parfois pourrait se résoudre le

106 *Invention du féminin*, Actes de colloque, 18 et 19 novembre 2000, Paris, Société de psychanalyse freudienne, Campagne Première, Paris 2002

profond tourbillon du transfert... Vide-cadre, Trou-attracteur source du hors-phallique... Ce vide-source féminin, hors phallique, est source et attracteur de l'amour de transfert dans lequel c'est encore avec l'âme, vide-source partenaire, qu'on aime... François Perrier¹⁰⁷ l'évoquait aussi comme un « Vide-trou » dans L'« Amatrïde ». Par ce néologisme qu'il avait forgé sur le modèle de l'apatrïde il insistait sur la difficulté d'accepter et d'assumer pour la petite fille ses origines maternelles dans le refus « d'être venue d'un trou » qu'on porte aussi en soi. Ceci pourrait la pousser à s'exiler de la terre-mère et à faire obstacle, à s'opposer à l'amour dans sa forme active comme dans sa forme passive...

J'avancerai là, par-delà le destin anatomique et commun à tout humain, mâle ou femelle, que l'Inconscient lui-même, comme Savoir, est commandé par un défaut central, un trou, le trou du refoulé originaire qui centre et limite tout savoir, ce trou du retirement de celui qui aurait pu/du être là¹⁰⁸, un trou dans le savoir où s'installera également le Nom du Père, Dieu donc pour certains... Voilà pourquoi c'est un enjeu vital pour l'analyse que de maintenir ce rapport avec l'âme du monde, ce centre, ce vide... vital et délicat comme y insistait Serge Leclair¹⁰⁹. Retrouvons cette image qu'il nous transmettait et qui m'est un « re-père » en cette affaire :

107 François Perrier (1922-1990) cofondateur du Quatrième Groupe dont il fut le premier président en 1969. Il raconte ses rapports avec l'Institution analytique dans « Voyages extraordinaires en Translacanie », Lieux communs, Paris, 1985.

108 Cf : le chapitre Un (Dieu) et (un) Sujet...

109 *Serge Leclair (1924-1994)*, né Liebschutz dans une famille juive agnostique. Il fut le premier disciple de Jacques Lacan dont il se sépara... En 1968, il participe à l'introduction de la psychanalyse à l'université. En 1989, il devient l'initiateur de la « Proposition pour une instance ordinaire des psychanalyses » quand leur corps et reconnaissance se trouvent menacés de directives étatiques.

à la différence de celui des autres artisans ou artistes¹¹⁰ « la singularité de cet art (la pratique analytique) est qu'il ne se pratique pas sur un matériau abstrait ou trop concret, non vivant, c'est qu'il se pratique sur l'autre. Ce n'est pas une toile, ce n'est pas une feuille blanche. C'est un autre vivant et qui souffre. Comme tout art, il est exposé. Exposé à sa dégradation, à son exploitation, à sa pervertisation... alors qu'il est un « art précieux »... un enjeu vital : comme pour tout art il est quelque chose de fragile et délicat... mais, comme on le dit d'une manière trop commune, « la nature a horreur du vide »... Mais non, ce n'est pas la Nature qui a horreur du vide c'est l'Homme, être trop intelligent qui « déboussolé » et souffrant de sa peur va recourir à toute tentative de remplissage, d'effacement, de comblement... pour le cacher, s'épuiser à le rendre invisible, non perceptible. C'est ainsi que tout art devient décadent lorsque cette place vide qui en est son centre vient à être occupée, effacée, comblée... bouchée. C'est là que tout art perd tout sens et ne devient qu'un semblant d'art. Freud lui-même avait recouru à « une image de l'art » inspirée de Léonard de Vinci pour évoquer le travail de l'analyste : « per via di porre » qui est la technique du rajout de quelque chose, d'une autre matière, d'une autre nature, base de la suggestion et des nouvelles thérapies, ou « per via di levare »¹¹¹, d'enlever, de soustraire les éléments pathogènes ou étrangers au sujet ce qui est ou devrait être le minimum d'art de tout analyste..

Pénétrons maintenant dans son atelier... Qu'est ce qui pourrait

110 Souvenons-nous de ce mot d'adieu de Valabrega adressé à son « vieux copain » Perrier lors de la séance d'hommage donnée après la mort de celui-ci : « Salut, l'artiste... » "C'est un joli nom camarade, c'est un joli nom tu sais..." (J. Ferrat).

111 S. Freud, « De la psychothérapie » [1905] in *La technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1975.

citent... pourquoi refusent-ils tant que l'inverse soit aussi possible ? Quel sens ou quel intérêt pourrait avoir la recherche d'un support unanimiste, d'une garantie, quand le chemin nous invite à le prendre seul, parfois sans confesseur, souvent sans ami, toujours sans garantie d'un père. Est-ce encore possible ?

Mystique, une Cause humaine

Au risque d'apparaître à nouveau quelque peu « allumé » je me sépare radicalement du religieux pour m'approcher et m'ouvrir à la mystique et à la spiritualité comme modalités autres de compréhension et d'intégration des questions portant sur les énigmes de la vie, de la mort et du Monde, et cela refusant l'assurance des « réponses toute faites » proposées ou imposées par les corps institutionnels. Vivre guidé par une Cause et non une religion, une Cause qui pourrait trouver son origine dans une expérience rencontrée et vécue sur le chemin de vie de chacun, une cause de l'Inattendu, de l'impromptu. L'occurrence pourrait s'en produire quand pourrait être croisé ou rencontré, comme en un éclair, une source d'effets de sens et de bouleversements ce que certains ont pu nommer un « événement intérieur »¹⁴¹... Il pourrait être accordé ou donné à chacun de s'engager sur son propre chemin, y trouvant sa voie... parfois inspiré du « parcours de son étoile » dont la clarté soudaine baigne le Spirituel... Ça lui advient en une rencontre ressentie et reconnue comme porteuse d'une expérience émotionnelle, sensible, subjective et privée mais d'un privatif qui ni ne nie ni n'annule cet Autre qu'il vient à croiser, à qui il

141 J.M. Hirt, La psychanalyse, entre athéisme freudien et écoute de l'événement intérieur du sujet ; Marie Balmay, Le sacré cet obscur objet du désir, Albin Michel (2009)), pp. 81-116

s'adresse et qui s'adresse à lui... un Tout Autre qu'il ressent et perçoit sans pouvoir le cerner sous quelque forme, visage ou identité que ce soit car aucun ne pourrait y répondre, à la fois éloigné mais proche, proche mais distant, aucun ne correspond.

Quelque chose de cela me serait arrivé ce jour où, au delà de mes analyses-de mes contrôles-de mes sessions de travail, je fis une rencontre qui bien que très limitée dans le temps m'a laissé trace vivante. Il s'agissait d'une personne, un auteur, qui avait accepté de répondre positivement à l'invitation que lui avait adressée une association montilienne à laquelle je participais à l'époque, « Un écrivain au bistrot ». C'était une invitation à une « soirée-débat littéraire » au cours de laquelle je devais lancer et soutenir les échanges entre lui et les participants... Il était arrivé quelques heures à l'avance me proposant de lui faire visiter la ville et ses environs. Ce qu'il me proposait en fait c'était un temps pour que nous nous rencontrions, que nous échangeions avant le temps plus institutionnel de l'échange en commun. De cette rencontre, de ces échanges je garde encore, indéniablement, un regard transformé, un peu plus étonné, un peu plus à la fois proche et distant, certainement plus attentif et interrogatif sur le monde et les autres... M'avait-il transmis quelque chose du périégète¹⁴² qu'il était... je ne sais. Mais je rencontrais là ce « baroudeur » que Claude Lévi-Strauss tenait pour l'un des meilleurs écrivains et penseurs de son temps. Je rencontrais un Être féru de voyages et de mythologie, un peu bonhomme très humaniste, un peu distant très à l'écoute, un peu anar très érudit et je comprenais que Lévi-Strauss, ce « porteur du « regard ethnologique »

142 Le périégète est un terme d'Antiquité désignant le porteur-auteur de nombreuses descriptions géographiques ou de récits de voyage. Ce terme ne s'emploie qu'en tant que surnom.

consistant comme il le définissait lui-même à « Regarder très loin, vers des cultures très différentes » et « regarder sa propre culture de loin », ait pu porter une telle appréciation sur ce homme que je rencontrais... celui qui pouvait dire encore :

« On n'écrit pas pour être connu, admiré, adulé, et rien n'est plus absurde et méprisable que l'ambition littéraire. On écrit pour connaître les inconnus qui puisent aux mêmes sources d'exigences et de jouvence, pour chercher l'Autre en soi. »¹⁴³ Lui qui riait encore des morales de La Fontaine en soutenant préférer les cigales aux fourmis, Lui qui nous a laissé ces mots qui « colorent encore mon étoile » : « Ma philosophie, c'est le contraire de celle de l'escargot : ne jamais emporter sa demeure avec soi, mais au besoin apprendre à habiter celle des autres qui peuvent aussi habiter la vôtre »... c'est cheminer, « voyager c'est perdre ses idées préconçues, ôter du visage des autres ces masques dont on les affuble (croyant peut-être ainsi qu'on se les rend plus proches), c'est tôt ou tard devoir se retrouver nu devant soi et devant autrui... » Il exprimait ainsi l'orientation d'une vie, de sa vie, écrivant encore, dans « Sourates » : « La vie et l'écriture. L'amour et l'écriture. L'ailleurs et l'écriture. – Pas d'ambition. Pas de concessions. Peu d'argent. Beaucoup d'amour. Beaucoup d'amis. Pas de calculs.- Refus des gloires enviées. Des itinéraires préparés. Des chemins publics. Des compromissions. Des institutions. Écrire seulement pour être. Pour s'engager. Vers les autres. Avec les autres... Je ne connais pas d'autre voie pour vivre totalement la spiritualité que de l'affronter chaque jour aux épreuves et aléas du

143 Jacques Lacarrière, *Chemins d'écriture*, Col. Terre Humaine, Plon, 2004. Citons aussi ces autres ouvrages : *L'été grec*, Marie d'Égypte ou le désir brûlé, *Chemin faisant*, *Au cœur des mythologies*, *Les gnostiques*, *Les hommes ivres de Dieu...* je dirai de lui « sacré bonhomme », au sens cathare du terme...

monde... Écrire pour dériver de l'homme ancien. Écrire pour dériver vers l'homme à naître. Rien d'autre... »¹⁴⁴ Ainsi ce marcheur ne se contentait pas de rencontrer et dévoiler le monde mais il m'invitait, comme il le faisait pour tous ses lecteurs, à un cheminement initiatique sur la voie de la connaissance des êtres et de soi, il me donnait, « sans en avoir l'air », cette ouverture de spiritualité, une ouverture vers l'Humanisme comme Spiritualité.

Je reste aujourd'hui intimement convaincu en accord avec ce que Jacques Lacarrière m'a donné, ou ce que je lui ai dérobé, que les phénomènes et la formulation de la spiritualité peuvent prendre des formes diverses et des visages extrêmement différents... Mais c'est pourtant ce que refusent encore la plupart « des religieux, des prélats, des théologiens, des magistères, des doctinaires... » ou des interprètes attitrés de quelques bords, « vérités », Institutions qu'ils soient.

144 Extrait de la dernière de couverture de Sourates, 1982, Fayard, collection « L'espace intérieur » (rééd. Albin Michel, collection « Espaces libres », 1990...

II) PSY, QUI ES-TU...?

Observant certaines dérives institutionnelles risquant de dévoyer l'analyse puis les excès de « rubans blancs » envahissant instances politiques et corps sociétaux nous avons pu, jusqu'ici, relever certaines des conséquences de l'extrémisme religieux. Nous pensions y « épinglez » Jung mais il n'en n'a pas été de même : nous relevions des points de divergence puis d'intérêt renouvelé... jusqu'à la rencontre d'un point de séparation inévitable relevant de prises de position discriminatoires aux temps les plus sombres. Séparation qui relevait bien davantage de son histoire politique, sociale et idéologique que d'une opposition théorique. Je mentionnerai à l'orée de ce nouveau chapitre un courrier envoyé par Freud à Ferenczi concernant « La séparation » d'avec Jung. C'est une lettre datant du 13 mai 1913 dans laquelle Freud fait allusion à la rupture qu'il prévoit, ou qu'il souhaite : « dans ma controverse avec Zurich, ce livre Totem et tabou vient juste à point pour nous diviser, comme par l'effet de l'acide sur le sel ». « Juste à point » : que veut dire Freud, ça anticipe quoi... ? : Hé bien justement (le mot est-il bien choisi ici, Juste...) les positions raciales et anti-démocratiques venues et à venir auxquelles Jung participait et participera... À ce moment de leur relation, et comme en réponse, Freud va théoriser le statut du « trait d'indistinction » auquel, nous l'avons déjà noté, il eut recours pour défendre son œuvre, la psychanalyse, d'une « réduction raciale » comme science juive,

réduction à laquelle Jung participerait donc...

Mais aujourd'hui je m'écarterai de même par moments et sur certaines points de certaines positions historiques freudiennes, principalement sur sa topologie œdipienne et la place qu'il donnait à la « Raison paternelle dans l'organisation de son monde »... particulièrement quand cette exigence de raison, de « rendre raison » et d'avoir raison pourrait, tout comme la Logique œdipienne, avoir des effets quelque peu tyranniques... Alors :

a : Pour Freud :

Du côté des Dieux et de la Mystique

Nous avons compris qu'une constante de la position freudienne en lien avec son exigence de la Raison a été de considérer comme redoutable ce qui vient du côté de la mystique, du côté de ce qui est ouvert, de ce qui n'est pas maîtrisé : l'inconnu, le « diabolique » disait-il ajoutant qu'« il laissait ça à Jung », ça représentant à ses yeux une réelle menace pour la constitution du sujet et du Moi... C'est une « position qu'il maintiendra jusqu'à la fin » disent ses exégètes ce qui n'est pas tout à fait vrai, lui-même ayant traité des phénomènes occultes et irrationnels... mais il les traita dans une démarche de scientifique s'y aventurant en scientifique avec quelque appréhension sachant qu'en ce domaine la science, par sa méthode et sa démarche, la méthode dite scientifique, ne peut qu'échouer à établir cliniquement, analytiquement les faits. Puis Freud a à plusieurs reprises tenté, comme l'observeront Wladimir Granoff et Jean-Michel Rey, de « faire cas cliniques qui prendraient sens dans le transfert d'une cure de faits autrement inexplicables

scientifiquement¹⁴⁵». Granoff et Rey pointent là une attitude ou position que Freud a le plus souvent adoptée face aux exigences de la rationalité herméneutique refusant de s'y soumettre ou d'y plier, d'y tordre sa découverte, la Psychanalyse, ce qu'il reprendra et explicitera dans la « laïen analyse », « l'analyse profane ». Il a dans le même temps toujours refusé de la soumettre à la rationalité herméneutique des savoirs reconnus ou institués, des savoirs institutionnels pour la laisser à la Parole de celui qui parle dans le dispositif et les dispositions de la cure... et l'y entendre, cette Parole... c'est ainsi qu'il a pu trouver la voie d'interprétation, la « clé » des rêves dans une inversion radicale du rapport entre le Savoir et la parole de « celui qui ne sait pas, encore », situant le fondement de « l'art analytique de l'écoute » au détriment des savoirs établis. L'écriture du rêve devient une des métaphores de l'inconscient, la « voie royale » pour y accéder. Et la lecture de cette écriture en appelait alors à un vouloir savoir, à un vouloir connaître quand le rêve en appelle, exige même l'accueil inconditionnel d'une vérité singulière... cette Vérité n'a pas de nom, pas de pays, pas de temps... C'est ainsi que lire devient aller à la rencontre d'une vérité singulière en permettant et soutenant le récit singulier du sujet, l'éclosion d'une vérité historique, la vérité de son histoire... Et ce pourrait être encore là, pour un analyste décalé et agnostique, une exigence éthique qui l'assigne et le soutient dans cette pratique nommée freudienne au service des « paumés dans la brousse des pulsions » comme de tous les rejetés, « vomis par la bonne gouvernance ».

Si Freud soutenait une exigence de liberté et d'indépendance par rapport aux savoirs établis il soutenait tout autant ce qu'il

145 Wladimir Granoff et Jean-Michel Rey, *L'Occulte, objet de la pensée freudienne*, Paris, PUF, « Bibliothèque de psychanalyse », 1983.

désignait, et soulignait, comme exigences de la Raison portée par le Moi et le Conscient... il en est ainsi vers la fin en 1933, moment où il termine son travail sur « la décomposition de la personnalité psychique », comme dans la 31^e de ses Nouvelles Conférences : « wo es das soll ich werden... là où était du ça doit advenir du Moi », il donne, il a toujours donné et il donnera encore au Moi la tâche de reconquérir tout ce qui est dans le domaine du ça, « c'est un devoir du Moi » imposait-il. Nous sommes aux temps où Freud se définissait comme homme des lumières et rationaliste extrême ; il voulait alors intégrer la psychanalyse dans le mouvement des sciences et se situait comme un savant positiviste sur les traces académiques de son maître Ernst Brücke, le fondateur de l'anatomie microscopique qu'il reconnaissait, l'évoquant : « il représente la plus grande autorité qui ait jamais exercé une action sur moi »... comme lui toujours garder la tête froide, la maîtrise. Il n'est pas surprenant, il ne pouvait donc que se méfier profondément de la mystique et du mysticisme : « ne vous laissez pas surprendre » poursuivait-il « se faire conscient de tout, ne pas se laisser engloutir »... « Voir, toujours voir, gardez les yeux ouverts pour maîtriser l'objet externe... sinon vous courrez le risque de vous retrouver devant le néant »... Freud désignait-il là, dans sa crainte et son refus, du même Néant que celui qu'évoquait Maître Eckhart ? D'un refus de ce Néant-là, du Néant de la théologie négative qui elle le recherchait comme exercice et expression de l'amour divin... ? Nous y reviendrons... pour l'instant retenons que si Freud se révèle hostile à la mystique c'est dans la mesure où, pour lui, l'expérience mystique renvoie à un « langage émanant immédiatement de la représentation de chose », pire encore : dans la mystique « la Chose parlerait toute seule ». La faute mystique, dans la conception freudienne, consiste à vouloir se passer du passage de la représentation de chose à la représentation de

mot, temps de la subjectivation aux yeux de Freud. Puis reste pour lui une tâche importante celle de poser la dernière pierre du barrage qu'il veut élever contre « l'inondation par les obscurités du mysticisme », celle qui devrait être la dernière pierre de son texte dans lequel il présentera le travail de « Kultur » comme un analogue au véritable travail d'assèchement du Zweederzee. Et il sera dit, il fut dit par ses exégètes institutionnels que c'était là sa position constante, et définitive. Pourtant...

Pourtant, curieusement, Freud n'avait-il pas déjà situé les premières pierres de son édifice à venir sous l'égide des puissances supérieures des Dieux et de L'Enfer. C'est ainsi qu'il écrivait le 4 décembre 1896 à son ami Fliess : « Au début de la psychologie de l'hystérie, on lira cette fière parole : Introite et hic dii sunt, (entrez et ici sont les Dieux) ». Plus tard mise en évidence dans sa préface à la Traumdeutung on trouve cette citation latine empruntée à Virgile : « Flectere si nequeo Superos, Acheronta movebo » : « Si je ne peux ébranler ceux d'en haut alors je franchirai l'Achéron ». En ces temps Freud pouvait prendre le risque d'une « descente aux enfers »... Véritable « Freud-Faust » s'attaquant, quand il le jugeait nécessaire, aux dogmes des savoirs dominants... C'était aussi le temps où ses patients n'étaient pas encore pour lui de sombres canailles, « les hommes sont bien, en moyenne et pour une grande part, une misérable canaille » en prévient-il plus tard Stephan zweig¹⁴⁶ dans un courrier. Mais c'était le temps encore où ceux-ci pouvaient effectuer un travail psychique avec un Freud qui ne refusait pas de se mettre en risque ; temps où il n'y avait pas seulement de l'écoute bienveillante de sa part mais où il assumait devoir s'engager dans une véritable « descente aux enfers » avec

146 S. Freud-Stephan Zweig, correspondance, Petite bibliothèque, Juil.1995, Rivages

le patient, jusqu'à la « folie de l'interprétation »... C'était un temps où il pouvait déclarer reprendre dans sa méthode cathartique la catharsis des inquisiteurs dans leurs procès des sorcières. Sorcières... c'était le temps où la réalité matérielle « objectivante » de l'histoire du sujet s'estompait derrière un sens qui échappait... c'était là que pouvait-devait intervenir le « moment de la sorcière » car « il faut bien que la sorcière s'en mêle », déclarait-il évoquant-invoquant la sorcière du nom de « Métapsychologie »...

Est-ce encore dans cet état d'esprit là, dans cette position-là qu'il adressera en février 1925 une Circulaire à son « comité secret » : « Je serai même prêt à offrir à la cause de la télépathie le soutien de la psychanalyse... Eitingon a emporté le manuscrit de l'article secret dont, lors de notre rencontre dans le Harz¹⁴⁷, j'ai fait dériver les confirmations psychanalytiques de l'hypothèse télépathique ». Son « compère » Ferenczi reprendra cette même expression dans sa propre lettre circulaire enthousiaste au sujet de la télépathie immédiatement après celle de Freud : « Dommage que l'article secret des gens du Harz ne puisse pas paraître... Freud tient à transmettre un article, même si, pour l'instant, il doit rester secret. Il ne le transmet qu'à son propre comité, tout aussi secret¹⁴⁸ ».

147 District et forêt du centre de L'Allemagne, dans une région montagneuse où se trouveraient... des sorcières !

148 S. Freud S. Ferenczi ; « Correspondance 1920-1933, *Les années douloureuses* », 2000 Calman-Lévy, p.228-229. Voir aussi S. Freud : « Psychanalyse et télépathie », in Wladimir Granoff et Jean Michel. Rey, « *L'occulte, objet de la pensée freudienne* », Paris 1983, Puf, p.43. On peut retrouver ce passage dans une traduction légèrement différente : S. Freud, *Œuvres complètes*, xvi, puf, 1991, p.117.

Mystique : le sacré c'est la Parole...

Et nous trouverions bien des moments où Freud évoquera le sentiment religieux de façon moins abrupte, moins contrariée qu'il ne le fit à ses débuts, moments dans lesquels il ne l'aborde plus sous le même angle. Ce sont les moments dans lesquels il va reconnaître la place centrale du processus historique. C'est en 1935 par exemple et quand il écrit : « Dans L'avenir d'une illusion, j'avais apprécié la religion de façon principalement négative ; je trouvais plus tard la formule qui lui rend mieux justice : son pouvoir repose à vrai dire sur son contenu de vérité, cette vérité qui n'est pas matérielle mais historique », comme il l'a fait pour le Moïse quand il reconnaît que la religion faisait partie des « grandes constructions » de l'Humanité qui fondèrent la civilisation.

De même après s'être montré très critique à l'égard de la mystique il en était venu de manière quelque peu surprenante en 1933 dans ses « Nouvelles Conférences » à reconnaître que la démarche mystique présentait bien des similitudes avec le processus psychanalytique, en agissant sur les mêmes instances : cette démarche il l'analysait à ce moment-là comme repli de la topique psychique modifiant son organisation et les relations entre ses espaces. Il pouvait écrire : « On peut se représenter sans peine que certaines pratiques mystiques sont capables de renverser les relations normales entre les différents territoires psychiques, de sorte que, par exemple, la perception peut saisir dans le moi inconscient et le ça des faits qui lui étaient autrement inaccessibles... Nous admettons que les efforts thérapeutiques de la psychanalyse se sont choisis un point d'attaque similaire¹⁶⁷ », ces lignes viennent souli-

167 S. Freud Nouvelles Conférences, p.109-110

gner comment le Moi de l'analysant, s'étant affranchi de la gouvernance du Surmoi, élargit ses perceptions et se consolide de manière à s'appropriier des fragments du Ça : « Là où était le Ca, le Moi doit advenir » tel sera donc le travail de civilisation, à long terme une tâche peut-être impossible ou plutôt « sans fin »... comme l'assèchement du Zweederzee et... l'analyse. Autant de positions et d'atermoiements de Freud que nous avons déjà rappelés...

... La nuit tombe sur la Planète et se répand... Un « ruban blanc » vient se déposer là : une strate glacée de chauvinisme, de nationalisme, de ségrégationnisme, de racisme tombe à nouveau sur le monde... 1932-33... (Mais qu'en est-il encore aujourd'hui !?) Freud écrivait ses « Nouvelles Conférences » sur la psychanalyse, le froid et l'hiver s'installaient, Sigismund Freud n'abandonne pas, ... l'anschluss... 1939... le bruit des bottes et le silence feutré des pantoufles... il s'acharne aux prises avec son archéologie du « point d'attaque similaire » entre psychanalyse et mystique. Cela n'arrête plus de le travailler comme en atteste cette Note qu'il écrit de Londres, le 22 août 1939 un mois avant sa mort le 23 septembre... ce sont les derniers mots de sa main qui viennent tracer, tremblant?, une ligne de démarcation au sein de cette parallèle troublante : « Mysticisme : auto-perception obscure du règne, au-delà du Moi, du Ça ». Il a pu ainsi établir avant sa mort une « ligne de démarcation » entre la plongée et la perte du Moi dans l'auto-perception du Ça, représentant pour lui de la position mystique, et la réorganisation du Moi dans une interminable élucidation du Ça qui représente la position du psychanalyste... Le mysticisme tombait, là, une fois encore réduit à l'obscurantisme (auto-perception obscure) et n'attendant que le jugement du Moi... C'était le temps d'un « va-et-vient fragile, risqué, indéci-

dable »¹⁶⁸... si ce n'est à sombrer, toujours, du même côté au champ d'honneur de la lutte incessante entre l'ouverture de l'illimité et la fermeture du raisonnable...

Et pourtant... pourtant, même s'il devait pour cela « se faire violence » Freud a toujours soutenu depuis la *Traumdeutung* – et même auparavant si l'on retient là sa lettre à Fliess – et ce jusqu'à la fin une certaine ouverture au Sacré pouvant aller jusqu'au prix, s'il le fallait, d'une confrontation avec les dogmes officiels pour soutenir cette Cause, « si nequeo superos... » Ceci avait été particulièrement le cas pour « son Moïse » quand il lui fallut prendre position contre des historiens et des sociologues universitaires pour soutenir face à ces Instances « le mode et la réalité » de sa thèse : attribuer la création d'une Religion à l'Institutionnel et à l'Histoire, la faire relever d'une détermination anthropologique, l'expression du « sentiment religieux ». En outre cela soutenait et rappelait sa thèse de Totem et tabou : la thèse d'une dimension originelle sacrée et anthropologique, celle relevant de l'horreur sacrée de l'inceste... C'était là une réelle reconnaissance par Freud du spirituel et de l'anthropologique comme étant antérieurs à toute institutionnalisation, dût-il défendre sa thèse contre des historiens et des sociologues universitaires... Puis plus tard ce sera dans « L'analyse profane¹⁶⁹ » contre la médecine officielle que s'exprimera Freud, contre la religion de la Science et les dogmes établis, installés... plus précisément contre ceux qui croient s'agrandir de leur ignorance du « devoir de parole », devoir sacré... La « Laïénalyse, l'analyse profane », c'est affirmer comme le soulignait J.-B. Pontalis dans sa préface au livre de Freud, l'irréductibilité de la

168 Julia Kristeva, « la séduction mystique », supplément au « Monde » du 2 décembre 2010.

169 S. Freud *La question de l'analyse profane*, Paris, mars 1998, Folio Essais

psychanalyse à tout savoir constitué et « sacralisé ». La dimension du sacré affirmée et soutenue là n'est pas pour Freud celle d'un Savoir... C'est celle de la Parole, ce rapport entre personnes, « deux êtres qui se parlent »... Comme Événement et Avènement cette Rencontre ne requiert nulle preuve et ne peut faire l'objet de connaissance ou d'investigations extérieures à elle et à ses deux protagonistes... elle n'en appelle qu'à sa seule évidence pour le sujet, à sa seule conviction et à la seule reconnaissance de ses effets. C'est bien là le message de la Psychanalyse Profane : tout acte de Parole relève du magique, du sortilège et du sacré.

Alors nous allons reprendre et « illustrer » la question du Sacré dans/de la Parole par une situation clinique dans laquelle, comme dans toutes, vont se trouver questionnés la Parole et le Transfert...

b : Du sexuel au spirituel, le psychanalyste amoureux... Illustration clinique¹⁷⁰

Eve apparaît « comme un p'tit coquelicot, mon âme...¹⁷¹

Évoquer Ève, c'était son petit nom comme on dit, c'est vous parler de « l'amour de transfert » ou de l'amour du transfert, ce qui vous en conviendrez tout à l'heure n'est pas la même chose, et vous citer Freud quand il reconnaissait qu'« il émane d'une noble

170 Exposé-débat que j'ai tenu à Lyon dans le cadre des activités du 4^e Groupe en février 2012, réécrit en 2021-2023...

171 Chanson éponyme de Marcel Mouloudji, écrite par Raymond Asso...
« ce sont des fleurs qui disent quelque chose... »

créature qui confesse sa passion un charme incomparable »¹⁷². Avec Ève allait se présenter un beau jour dans ma pratique d'analyste ce type d'impasse dans laquelle une intervention, loin de tempérer le transfert, le fait au contraire flamber... Qu'étais je aussi allé lui dire, les interventions en séance nous viennent parfois comme ça, on ne sait d'où, à la suite de nouvelles évocations de ses nouvelles conquêtes qu'elle pratiquait comme autant de dons sexuels à visée de promotion sociale. Oui, de charme Ève n'en manquait certes pas... mais elle portait sa noblesse de cour comme son symptôme : elle était perdue elle-même, et se perdait, dans l'imbroglio de ses multiples aventures amoureuses... « Décidément vous voulez toujours tout et tout de suite... mais pourquoi puisque assurément cela ne vous satisfait pas, vous ne cessez de chercher sans cesse... ». Je remarque en vous la donnant que cette intervention, un peu languette, se faisait sur le mode du « ça ne cesse pas de ne pas pouvoir s'inscrire » énoncé par l'A/autre¹⁷³... Vint la fin de la séance. Se levant elle me lance, le regard soutenu mais, me semblait-il encore, tristement amusé bien que fortement provocateur : « Oui, je veux tout et tout de suite ! », et elle reste « campée là », devant moi... « Bon, v'là autre chose », fut ce qui me vint à l'esprit (car j'avais alors l'esprit assez froid pour ne pas supposer que cet événement puisse relever de mon irrésistibilité personnelle)... Mais : « v'là autre chose ! » fût ce qui me vint à l'esprit, forme d'« einfall¹⁷⁴ », sans que je ne le pense précisément d'ailleurs, ni ne le dise hautement. Ce que j'ai pu prononcer sur le coup, je vous le dirai à la fin. Mais nous pourrions déjà en suivre quelques petits cailloux : « v'là autre chose » : l'Autre comme

172 S. Freud, Observation sur l'amour de transfert, 1915 in *La technique analytique*, Paris, PUF, 1999. p.129

173 Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 535.-539

174 L'idée qui passe, qui tombe...

chose, l'Autre, moi, elle, la Parole, le sens, réduits à la chose, insignifiante, ou au contraire la Chose autre, das ding... l'objet perdu, le petit a, la cause du désir... puisque « Tout » justement ça n'existe pas, Tout c'est l'impossible. Si cela pouvait vous paraître, surtout aux mâles de l'assistance ou se prenant pour tels, une position enviable, flatteuse et fort agréable que de se retrouver ainsi en position d'homme « d'él/rection, si j'puis dire », c'est tant que tout se passe bien... et tant surtout que vous renoncez à votre position et à votre désir d'analyste. De ce renoncement, de cette faille, Freud avait pointé deux sources : le penchant pédagogique et la « furor sanandi », enseignant ou médecin de l'âme. Non, là se présentait un tout autre risque : celui de « se déliter »... Je rencontrais là, ce jour là, sur le chemin, « caminante », la nature... de la pulsion scopique comme source et paradigme de la pulsion sexuelle en tant qu'elle peut faire d'une personne un objet excitant et charmant, et celle de la pulsion génitale en tant qu'elle semblait m'inviter à en jouir. Alors que faire lorsque se dévoile qu'en arrière, ou en dessous, de la scène analyste-patiente s'ouvre un champ où se découvrent un homme et une femme dénudée... avec, imaginons-le, « juste « un p'tit coquelicot » pour horizon... « Comme un p'tit coquelicot, mon âme, comme un p'tit coquelicot... Ce n'était rien qu'une aventure... », comme l' imagine cette très jolie, sensuelle mais tragique chanson de Mouloudji... Que faire ? Plus justement la scène risquait de venir incarner, ou de rejouer, le « ils virent qu'ils étaient nus » pour ceux qui connaissent encore le Livre, la bible. Ève, trop charmante, usant de s/ces charmes, histoire de serpent et de fruit dit-on quand il s'agit de transgression de la Connaissance et de « trou » dans le savoir... Derrière la transgression voisine Ève risquait de devenir maintenant et en même temps celle qui provoque l'horreur, l'horreur de l'acte... Mais de quel acte ?

Les écueils de la séance analytique, Freud/Lacan:

Nous venons de rencontrer là une difficulté sur le chemin de l'analyse que Freud avait pu évoquer dès 1912 dans ses « Conseils aux médecins »¹⁸¹. Il s'agit de la manière selon laquelle un transfert amoureux pourrait se muer en résistance : c'est quand un patient, dit-il, en vient à demander uniquement la satisfaction et où, quelque soit la réponse, elle ne fera que renforcer son « insatiabilité » ainsi que la fixation persistante de son attente. Si nous suivions Freud dans son évocation concernant l'un des destins possibles de la séance analytique quand elle s'articulerait sans jeu possible à la demande formulée d'un(e) patient, l'analyste assigné à cette place serait dès lors là, dit-il, appelé comme partenaire, là de l'amour... la seule chose attendue de lui se réduisant au don « exigé » par cette demande. Dès lors toute parole, tout geste, tout acte venant de lui ne pourraient dans cette conjoncture qu'être reçus comme remplissant cette fonction. Et Freud l'avait repéré encore : toute parole, tout geste, tout acte ne pourraient que provoquer l'insatisfaction dans la différence incontournable qui s'installerait, inévitablement, entre la satisfaction obtenue et la satisfaction attendue. Incontournable car « Tout » n'existe pas ou face à « Tout » plus rien n'existerait, (« je veux tout », disait Eve) et lorsque va survenir, inévitablement, le dépit le risque serait alors très grand d'avoir maintenant à faire à « une amie » qui va se retourner contre vous, ou contre elle, avec acharnement. Ainsi aurait pu tourner la continuation de la « névrose de transfert » et la dés-idéalisation de celui qui, échouant à tenir/retenir le désir, « aurait bien des

181 S. Freud, *La technique psychanalytique*, Presses Universitaires de France, pp.61-71

chances » de se voir précipiter dans la chute... Mais quelle chute, de qui... ? De l'analyste comme analyste, mais avant tout... de la patiente – et j'insisterai particulièrement là sur ce terme de patiente car, homme ou femme, cette demande d'amour vient du féminin...

Nous retrouvons là la place du féminin qui en fait un fait de structure dans la mesure où si « aimer c'est donner ce que vous n'avez pas », aurait dit Lacan, pour cela il/elle vous faut encore, attend que vous l'assumiez ce manque, la « castration » comme le disait Freud... Aimer demande encore à surmonter « cette absence » et à reconnaître que vous avez besoin de l'autre. C'est là, répétons-le une position essentiellement féminine, je ne dis pas de toute femme mais que ce serait là, que c'est là une position féminine commune aux deux sexes... C'est d'ailleurs ce qui fait que l'amour est toujours un peu drôle, un peu bancal chez un homme pouvait dire Lacan. Et cette patiente, pour nous Eve, qui attend « tout » de son psychanalyste, pourrait en faire maintenant l'objet de son illusion et la cible de son accusation... Ç'aurait pu être l'impasse du point de vue de la cure, cette impasse que Freud avait nommée résistance ajoutant que, dans ces conditions, lorsqu'une patiente se trouve aux prises d'une telle demande, même si l'on n'y répond pas, il n'y aura alors plus d'autre issue possible à l'analyste que celle de la fuite c'est-à-dire l'interruption de la cure. L'analyse se heurterait là, trouverait là, pour Freud lui-même une/sa limite qui, si elle ne relève pas d'une force particulière de la résistance, tiendrait sa « raison » d'être de la nature même de l'amour.

Mais il nous resterait encore permis de remarquer et de souligner que si Freud avait pu en arriver à une telle conclusion et à un tel constat de l'impossible c'est qu'il lui en était « arrivé(es) de belle(s)», à lui aussi. Par exemple celle-là qu'il appelait « sa grande patiente » et qui allait le quitter le jour même où il se trouvait sur

le point de lui délivrer « le fin mot du secret de sa maladie » si l'on en croit Ernst Falzeder¹⁸²... Là Jean Allouch aurait suggéré de son côté que ce fin mot sur le point d'être délivré, ce fin mot du secret de sa maladie... manque généralement de finesse, autrement dit d'esprit. Il relève plutôt de ce que Lacan appelait « la connerie de la vérité ». Et je le suivrai encore quand il nous dit, en « bon lacanien », qu'une telle demande d'amour il est encore du champ du possible de s'offrir à la déployer plutôt que de la fuir : après le temps de voir il y a le temps de comprendre, avant de conclure (la séance continue ou la fuite, l'impuissance ou l'impossible, les remaniements ou l'arrêt de l'analyse).

La question reste de comment s'offrir à déployer cette demande-exigence d'amour, sur un autre mode, comment ? C'est ce que « je m'échine à illustrer » depuis un moment déjà... essayons d'avancer encore un peu. Comment... ? Hé bien, une fois encore, en tant qu'objet « manipulé » par l'analysante, par sa parole et qui se prête à incarner son objet, l'objet de son fantasme... mais non de sa demande (objet ou médium malléable¹⁸³, peut être?). Or quel est ce désir qui pourrait soutenir l'analyste à s'autoriser à se prêter à cette position plutôt que de prendre l'autre dans ses bras ou de la « foutre par la fenêtre »... ou de fuir et de la fuir ? J'y reviens, Freud et ses réactions et conseils m'y obligent ou soutiennent : l'analyste doit y être conduit ou soutenu par un désir plus fort que celui de profiter du cadre de la séance ou de le manipuler à ses

182 Ernst Falzeder, « Ma grande patiente, mon fléau principal. Un cas de Freud inconnu jusqu'à présent et ses répercussions » *Revue française de psychanalyse*, 4, 1997

183 Cette image fut d'abord développée par Marion Milner puis reprise par René Roussillon à partir des concepts d'environnement suffisamment bon (Winnicott). Notion-attitude qui soutient ou permet l'absence dans le retrait, et la présence de l'objet, ici l'analyste, affectivement et psychiquement...

propres fins de jouissance (Ce qui, malheureusement je me répète, n'a pas toujours été le cas dans l'histoire du mouvement psychanalytique... mais ces échecs ou passages à l'acte appelleraient à être traités analytiquement et collectivement, institutionnellement car ils concernent le collectif des analystes et leur formation, la formation des analystes). J'évoquais un Désir plus fort...?: justement le désir que l'analyse se poursuive dans le transfert avec cet autre, l'analysant(e), et avec l'Autre du Sens par amour du transfert c'est-à-dire par amour de l'inconscient de l'autre et de « l'humaine condition »... ce serait là un passage parfois encore possible de l'« amour de transfert » à l'« amour du transfert ». François Perrier disait, employant cette « formule », que le désir de l'analyste c'est l'amour de l'inconscient de l'autre, un amour artificiel, poursuivait-il, mais formé et avisé et fait de la même étoffe que l'amour réel. L'amour comme désir formé et avisé, un amour artificiel et un artifice peut être de l'analyse mais c'est dans ce contrat léonin, le contrat analytique, c'est là que devrait prendre sens et effet, s'exprimer la formation de l'analyste... et ses échecs, ou accidents comme il se dit parfois, viennent précisément interroger cette formation, ses échecs, surtout quand il s'agit d'un clerc ou encore plus d'un « cadre » qui s'y adonne, « se délitant en couchant »...

Neutralité bienveillante et moment des dupes, conditions de la rencontre amoureuse mystique

Ève avait montré/monté le spectacle, la mise en scène d'une invitation à une chute possible dans la jouissance... pourtant ce qui émanait de ses lèvres de petite fille, de sa bouche, d'une voix presque inaudible d'une tristesse enfantine derrière ce qui se travestissait en voix de provocation, ce qui se jouait là et que je pou-

Un analyste renouvelle ses vœux de « J'ouïs (le) sens », incursions lacaniennes...

Le désir de savoir comme transformation, dérivation du désir de voir...: c'est ce qu'il aurait été possible d'extraire de « l'histoire d'Eve », cette petite fille qui vint rencontrer un analyste pour « jouer à la grande » lui lançant un « je veux savoir... » grimé en exposition érotique, « je veux ça... voire ! »... Il s'agissait dans cette analyse de passer d'un rapport à l'autre, si l'on peut dire, d'Éros à Agapé, de l'amour physique à l'amour spirituel, de l'amour de transfert à l'amour du transfert... Nous retrouvions là le sens du « noli me tangere ». Bien sûr, comme pour tout désir, le désir de savoir est lui-même gêné par de nombreux obstacles (refoulement, démenti, forclusion...), mais une analyse avancée, c'est à dire dans laquelle l'analyste tout en s'en privant ne fuirait ni les « avances » ni par avance, se consacrant à la levée des obstacles... au désir de savoir.

Avant de clore le chapitre je vous avais dit, au début, que je vous révélerai comment j'avais repris le « Tout et tout de suite » d'Eve, comment j'y avais répondu. Hé bien l'analyste s'entendit répondre,: « Tout n'est pas possible... Mais nous nous revoyons demain et nous pourrons alors échanger et nous entendre... autrement ». J'aimerais terminer en vous rappelant qu'il arriva à F. Perrier de dire à une belle analysante qui, lui déclarant son amour, exigeait réalisation : « vous trouverez plus facilement un bon amant qu'un bon analyste »...

Mais il n'est pas rare ou interdit qu'une non-réponse ou le refus soit reçu comme attente d'autre chose et c'est là que la fameuse expression « J'ouïs sens », de Lacan, retrouverait tout son sens d'ambiguïté : il ne s'agit plus d'un « jouis ! et comme tel noie toi dans ta jouissance », mais d'une invite à goûter au sens qui sous-

tend la Parole, chaîne signifiante... « goûte à ce plus-de jouir » produit par les propos quand ils parviennent à se faire entendre, produit de l'objet qui s'y terre (taire?) quand il parvient à se faire ouïr ce que, semble-t-il, Lacan exprimait, signifiait dans cette formule : « L'objet a, – l'objet du désir-, c'est la vérité ! » Il venait souligner là que l'effet de vérité, comme effet de sens trouant le flux de la parole, de la monotonie de la parole, des « paroles, « paroles, paroles... » chantait Dalida... et derrière les signifiants, ce qui est dit, c'est l'effet encore de ce qui est tu... cette scène engendrant une jouissance elle-même liée à quelque « révélation » de l'insu (que sait de l'une, bévue...²⁰⁸), jouissance liée encore à quelques trouées sur le paysage caché de l'Inconscient. Car, ajoutait Lacan, « là où il y a de la vérité en jeu, là il y a de la jouissance ».

C'est ainsi que toutes ces formations, les formations de l'Inconscient dont la chaîne signifiante, la Parole est capable présentent et dissimulent une vérité dont il s'agira de suivre, comme Lacan le dit encore en 74, les « simagrées ». Mais en vue de quoi, dans quel but ? Peut-être en vue d'inventer un savoir nouveau à partir de ces « simagrées ». Et il reste encore possible de jouir de ces effets de vérité comme tels, sans n'en rien vouloir savoir... Nous entendons bien là le risque qu'il y aurait au niveau de la pratique d'entraîner, pour une cure laissée à cette seule pente, un cours infini. En quoi un analyste qui n'occuperait qu'une place de passeur du « plus-de-jouir », comme agent de ce processus, serait en fin de compte rendu éternel et indis-pensable, ou éliminé, ayant « oublié » qu'il avait aussi en charge un « faire-savoir », porte-parole des vérités qui faisaient signe à lire, pour un inter-

208 Année 1976-1977 Jacques Lacan tient le séminaire XXIV qui a pour titre : « *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre* » dans lequel il va relier, entre autre, l'amour et l'Inconscient... et l'objet du désir aux les vérités de l'Inconscient...

prête, dans les paroles qu'il recevait... ou pas. Et puis il lui faut encore repérer le bon moment celui où il peut et l'instant où il doit, au moment opportun en en repérant la situation, le moment venu, se séparer de là où il a été mis dans le transfert redonnant ainsi sa liberté au sujet...

Et là je renouvellerai mes vœux énoncés il y a peu, plus haut, une forme laïque de « renouvellement des vœux » : Pussions nous être nous autres psychanalystes, hors le déni et le reniement, psychanalystes dupes et amoureux pour ne pas rester analystes en rade, ensablés. C'est par là que le désir de l'analyste pourrait encore agir comme un agent de transformation de la demande qui lui est adressée et soutenir l'effet métaphorisant du transfert. Cela se situait, à l'origine, entre rejet de savoir, côté analysant(e) et rejet de jouissance, côté analyste puis l'acte psychanalytique s'il est appelé, amoureuxment, à s'y insinuer pourrait participer à ce que des choses changent. Un amour entre deux rejets comment Dieu est-ce possible... ? Non, on ne va pas encore tout recommencer...

Pourtant j'ouvrirais là une dernière parenthèse pour évoquer ce que soutenait le renouvellement des vœux dans certaines communautés religieuses médiévales : elles ne s'intéressaient pas qu'aux trois vœux du religieux que sont la chasteté, l'obéissance et la pauvreté comme marques de l'engagement monastique mais la parole de renouvellement était, en elle-même en tant que Parole adressée à Dieu un acte qui donnait forme à la voie dessinée par ces trois vœux à fin qu'elle corresponde à « la forme de vie que le Fils de Dieu a prise en entrant dans le monde » (Vita consecrata). Je referme ici la parenthèse, mon engagement étant analytique, je l'espère, mais non congrégationaliste ou Institutionnel...

Je quittais alors Eve et ses séances en pensant et « rêvant » à deux figures de la Femme Pandore et Ève, l'Eve biblique, comme

pagnon et « Père fouettard » de certaines de nos enfances) mais la règle signifiante et le Signifiant, avec comme matière, comme humus, l'Humain. C'est là qu'apparaît l'humaine Nature... Je ne peux m'empêcher de rappeler là ce que disait Michelet au sujet de l'Histoire, du socius et de la fabrication du Politique : un trait propre à la démocratie tiendrait en ce que son monument le plus représentatif soit une place vide où les gens peuvent s'assembler, « prendre en main » leurs conditions d'existence... et leur « destin ».

Thanatos, voix du Tout-Autre... Lacan retrouve les mystiques

Freud dans son hypostase du Père relevait comme effet de la soumission, de la dévotion et de la peur envers celui-ci une source et un renforcement de Thanatos, la pulsion de mort sollicitée quand va se jouer un au-delà de celui-ci, un dépassement possible ou entrevu du père dans la réalité, du « vieux » comme il le disait lui-même. Au-delà du vieux ce qu'il entend c'est une voix de mort... que certains analystes aujourd'hui entendent encore comme Parole du « Tout Autre » à l'intérieur du sujet, comme un écho pas très logique ni compréhensible, mystérieux... mais « bien là » s'imposant sur un mode intériorisé... Freud, porteur de ces idées, rejoignait là une dernière fois, secrètement, certaines positions Jungiennes, en particulier sur « le numineux », que celui-ci d'ailleurs lui avait proposées attendant (toujours) de lui une confirmation... À terme Freud avait pu effectuer certains rapprochements qui lui furent reprochés par un certain nombre de ses élèves, de ses suiveurs comme lui furent refusées ses avancées sur la découverte de la pulsion de mort et sur le phylogénétique. Ses contempteurs lui reprochant de devenir irrationnel là-dessus, spéculatif et mystique, ce qui les inquiétait... il nous est donné encore aujourd'hui

de parfois rencontrer ces faux-amis, ces élèves institutionnalisés qui refusent contrariés ou effrayés toute expression Autre, spirituelle ou mystique, éthique ou politique, mais certainement pas religieuse... Ces rapprochements venaient quand il s'agissait, loin ou surmontant l'effroi devant l'irrationnel, le spéculatif, l'Inconnu, le Tout Autre, d'accueillir et supporter une Altérité radicale dans une position d'attente, de désir et de confiance... Souvenons-nous que c'est en réaction à de telles positions et dans le désir d'avancées/cer que Lacan quittera, a quitté et fut quitté par nombre de ces « post-freudiens »... Est-ce ce qui lui a permis de rencontrer d'autres mystiques... ? Je ne sais. Mais il nous en présentera quelques-uns. Il les trouvait, comme il le dit, à côté des poètes, de ceux qui sont pris dans « l'engendrement, le tissage d'un dire, causé par l'absolu d'un vide, d'un manque, d'un rien qui auraient pu les laisser dans la plus grande des détresses (Hilflosigkeit) ». Mais de ce Vide, de ce trou, de ce rien, de ce manque ils en tissent, ils en engendrent encore quelque chose... surmontant le risque d'anéantissement sous le ciel toujours radicalement vide et silencieux de leur rencontre impossible du Grand/Tout Autre.

Pour Lacan l'expérience mystique, de manière singulière et sans cesse renouvelée, peut ouvrir à une capacité de franchise, de surmontement donnant accès à « un nouvel ordre de la relation symbolique au monde », à un nouvel ordre signifiant. C'est là une forme de rapport mystique au signifiant qui vient traduire et signifier le rapport particulier et singulier que le sujet mystique entretient avec son Tout Autre, le Signifiant des signifiants pour lui comme ça pourrait être donné à chacun sur son propre chemin. Ce chemin que nous indique le sujet mystique, c'est celui par lequel il reste possible, il est important d'assumer et de surmonter l'ignorance radicale qui échappe à tout discours et représentation. Mais là resterait-il encore possible de marcher sur

un chemin de la création et de trouvaille comme une suppléance qui pourrait être poétique, ce qu'avait relevé Lacan écrivant dans son séminaire *Les psychoses* : « il y a poésie chaque fois qu'un écrit nous introduit à un monde autre que le nôtre et, nous donnant la présence d'un être, d'un rapport fondamental, le fait devenir aussi bien le nôtre. La poésie fait que nous ne pouvons pas douter de l'authenticité de l'expérience de saint Jean de la Croix, ni celle de Proust ou de Gérard Nerval. La poésie est création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde²³⁵ ». Ici Lacan maintenait associés les Discours mystique et poétique. Il substituait ainsi à l'ignorance radicale une docte ignorance, ce à quoi nous invitait il y a peu, je vous le rappelle, Nicolas de Cues.

Nous avons traversé là l'espace mystique avant d'entrer dans l'espace du Féminin... arrêtons nous y un instant, guidé par Lacan et la lecture qu'il en a faite à celui de l'Écriture comme création et comme suppléance possibles pour un sujet qui naît à lui-même et qui assume, le sait-il ?, de rencontrer le défi de ce que, comme l'écrivait Rimbaud, « Je est un autre, qui l'attendait au plus intime de soi »... Rimbaud désigne là un sujet qui est celui qui a rencontré l'efficiencia d'écrire son propre poème, de s'écrire comme poème, l'essentiel étant de l'écrire. « Chacun est un poème » reprenait Lacan soulignant que ce que vise la psychanalyse n'est pas l'universel dans le sujet, mais ce qu'il a de plus singulier en tant que « parlêtre ». Chacun a son poème, sa petite chanson, sa petite folie et son « p'tit grain de fantaisie »²³⁶ comme son mode de jouir, semblant réduit par son destin à devenir « le partenaire de sa propre solitude ». Je pense là à « un édit » de la

235 J. Lacan, Séminaire, Livre III « Les Psychoses », p.140

236 Sur les Paroles d'une chanson de Line Renaud, « Toi, ma p'tite folie »...

« mystique protestante » luthérienne : Sola Gratia (par la grâce seule), Sola Scriptura (par l'Écriture seule), Sola Fide (par la Foi seule), les trois formes de solitude isolées par le protestantisme, auxquelles j'ajouterais Sola Carmine (par la chanson seule).

Retour vers l'archaïque et la Terre-Mère... La femme, le mystique et le politique

Offrons-nous une petite digression, une boucle sur le sentier : après avoir pris distance avec Freud sur ces questions-là je ne soutiendrai plus entendre « la castration » comme une menace réelle émanant de la Toute-puissance d'un Père (terrestre ou céleste) mais comme l'expression et la résultante d'un fantasme de retour à l'origine, au « né-en », un néant dont l'expression et l'effet viennent tisser l'étoffe de la crainte et de l'effroi du sujet. A s'approcher de l'irreprésentable du gouffre originel avec fascination et horreur pour ces sources primitives matricielles et ombilicales tout sujet pourrait s'éprouver là comme aspiré vers le fonds et la fin des temps, des relations et des liens... C'est sous l'effet d'une nécessité de complétude et de protection qu'intervient une défense contre le manque, le trou, le vide que le sujet n'aura de cesse sa vie durant de tenter de « boucher/comblé »... défense et désir de complétude, fantasme (inconscient) de retour et d'union à l'origine. Le fantasme de retour à la matrice d'une Mère archaïque absolue viendrait absorber le sujet saisi, happé, maintenant envahi de la sensation d'un corps-objet morcelé, enfoui, englouti dans ces entrailles archaïques, dans ce « Quelque Chose », dans cette « Chose », das Ding, la Chose... Une telle régression fruit d'un tel fantasme incestueux pourrait s'avérer proprement anéantissante... C'est ce que Freud avait évoqué-imaginé dans son « thème des trois coffrets »... En écho à ces descriptions à l'allure

III : POL OÙ VAS-TU, CAMINANTE...?

*Et maintenant, Que vais-je faire...*²⁵⁷

a : Chemin faisant en analyse

Sans Dieu ni..., suivre le chemin du Kairos

« Caminante, no hay camino, se hace camino al andar... son tus huellas el camino, y nada mas... Caminante no hay camino, sino estellas on la mar... Todo pasa y todo queda, pero el nuestro es pasar, pasar haciendo caminos, caminos sobre la mar... ». « Marcheur, Homme, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant... ce sont tes ombres le chemin et rien d'autre... Cheminant, il n'y a pas de chemin sinon des traces sur la mer... Tout passe et tout reste, mais ce qui nous incombe c'est de passer, passer dessinant des chemins, des chemins sur la mer ». (Antonio Machado²⁵⁸).

257 Chanson de Gilbert Bécaud sur des paroles de Pierre Delanoë...

258 Antonio Machado né à Séville, mort en exil en 1939 à Collioure fuyant les armées franquistes. Précisons maintenant que « Caminante » est un texte du recueil : « Proverbios y Cantares »... Citons la Fondation Antonio Machado, de Collioure, créée par Monique Alonso professeur de Français en Catalogne et fille de réfugiés du franquisme.

Belle « leçon du vivre » dans laquelle viennent s'exprimer de la mélancolie surmontée, de la détermination, de l'obstination, de la passion... comme autant d'images, traces et strates de spiritualité sur un sentier quelque peu mystique, encore...

Un analyste n'ignore pas qu'il a lui-même à cheminer... et à cheminer par lui-même, loin de la stricte observation de règles et de comportements édictés par « une Église » mais sur la sente que lui indique son éthique, une éthique liée à son Acte et à sa Position d'analyste. Une position qui le confronte à sa propre responsabilité ce qui est d'une autre exigence que de répondre, docilement, aux recommandations et exigences de l'autre, Dieu ou Maître es-psychoanalyse proclamé. Me revient là ce que j'avais noté il y a longtemps, tout au début, comme étant une des règles de conduite du bouddhisme quant au chemin éthique : « il n'y a pas de prières à adresser à un Dieu mais une éthique personnelle construite sur l'observance de la marche orientée par le « chemin octuple », un chemin qui s'inscrit, nous le rappelions, dans le respect des huit pratiques : « la vue juste, la résolution juste, la parole juste, la conduit juste, les moyens de subsistance justes, l'effort juste, la pleine conscience juste et le samadhi (l'union méditative) juste »... Il ne peut y avoir pour l'analyste de modèles figés et figeant mais peut-être un chemin lui-aussi composé d'ombres, de traces, ce chemin qu'évoquait Macedo... et si nous nous soutenons d'une éthique ce ne peut-être que celle d'engagement et de responsabilité de chacun, de chaque analyste, une éthique qui le mène vers des espaces où il n'y a plus de garantie, où sa seule boussole, sa seule orientation relèvent de ce qu'il a appris sur lui-même, sur ses limites et ses capacités... ce chemin sur les voies d'une connaissance sur lui et sur ce que les autres sont pour lui, est celui qu'il a parcouru le long de ses psychoanalyse(s), contrôles, supervisions, vie sociale s'il s'y était réellement engagé (engagé dans le

Réel?)... C'est une reconnaissance que maintenant il a et éprouve, ou qu'il devrait avoir et éprouver... une « co-naissance » qui pourrait le soutenir maintenant à reconnaître pleinement la dimension de l'acte analytique et la responsabilité entière dans lesquelles il s'engage en « s'autorisant de lui-même ». Il ne peut plus ignorer l'extrême singularité de cet acte qui, en le reconnaissant, en ne l'autorisant que de lui-même, dans ce double mouvement par lequel la fonction qui lui est maintenant dévolue ainsi que le point où il se trouve, de ce fait, situé dans l'histoire de la transmission de la « règle signifiante » font de lui un « enfant du langage » qui en sait quelque chose de cette transmission et de cette place... place qui, dans la transmission de la Règle signifiante, lui impose de reconnaître son acte, l'Acte analytique, comme authentique Kairos. Ce terme vient désigner ce moment particulier du Temps humain où doit intervenir l'action opportune. Bibliquement le Kairos était le moment choisi par Dieu pour l'accomplissement de son dessein, le moment de son intervention dans le temps humain... Analytiquement c'est le moment de l'occasion favorable, toujours inattendu, à contretemps, qui surgit là comme un effet du savoir inconscient, Unbewust. Mais ici l'opération, l'acte analytique va passer par l'un des fils des effets de la règle signifiante... qui se retrouve être simplement un peu plus averti que les autres de la communauté des enfants du langage... Ici Dieu n'intervient pas, ni son fils, mais un événement singulier, un moment pour cet acte, cette opération, l'événement singulier de l'analyse : c'est la survenue souvent déconcertante et déroutante d'un « tout autre », qui ne sera saisissable et reconnu comme tel que dans un après-coup... Mais c'est aussi là le moment dans lequel ayant accompli un bout, un sacré bout de ce chemin tout analyste ne peut se ressentir et se reconnaître que seul, seul face à ce qui échappe à tout

calcul, « en désistance²⁵⁹ » pour reprendre ce mot de Derrida. Or c'est dans ce moment de désistance de toute autorité qui pourrait ou voudrait le légitimer qu'advient pour un analyste le temps de la plus exigeante des responsabilités... là où il ne peut y avoir de maître hors la règle signifiante. Là l'analyste, le sujet-analyste, se trouve en désistance de tout maître dans son accueil de ce « tout autre » inattendu, mais il ne l'est pas du langage, de la règle signifiante dans le temps où il ne saurait se désister de ce qu'il aura à en répondre de sa responsabilité (Je rappellerai là à certains de mes collègues que si un acte est bien « ce qui dépend de ses suites », ce qui est vrai de l'acte qui nous engage au un par un devrait l'être aussi de celui qui engage le collectif, fait au nom d'un collectif, ou par « un » qui représenterait peu ou prou le collectif ce qui engage du coup tous les membres de ces groupes ou sociétés).

J'insisterais là encore en soulignant que pour évoquer la Rencontre dans l'expérience de l'analyse il y reste plus juste et plus clinique de parler d'ouvertures plutôt que de règles, d'Amour plutôt que de croyance, de cheminement plutôt que de techniques cela autour d'un vide ou d'un comble qui en orientent l'élan... ceci pourrait alors ouvrir sur une suite de constructions, de traversées, de chemins parcourus puis arrêtés, parfois repris dans l'aventure transférentielle : c'est là l'incontournable du voyage... des années de cheminement, une éducation à l'attente, pas de guide mais une boussole, de celles que lui avait données cet autre marcheur impénitent qu'il avait rencontré un jour sur la route, Jacques Lacarrière : « voyager c'est toujours « perdre ses idées préconçues, ôter du visage des autres ces masques dont on les affuble (croyant

259 Cité par René Major, Derrida, lecteur de Freud et de Lacan. Études françaises, Volume 38, numéro 1-2, 2002, Les Presses de l'Université de Montréal

peut-être ainsi qu'on se les rend plus proches), c'est tôt ou tard devoir se retrouver nu devant soi et devant autrui » comme il le notait dans ses « Chemins d'écriture²⁶⁰ »... Cela me semblait surtout de « bon conseil » dans notre champ, le champ freudien sur lequel l'incertitude et le doute supportent cet avantage de nous préserver de tomber dans le trop d'assurance, forme d'infatuation qui trop souvent partagée traduit une maladie sénile de l'Analytique²⁶¹ venant à se répandre parfois « groupale-ment » chez nous autres, analystes. Regardons autour de nous et regardons-nous... « on s'en croit pas mal » quand même... que de suffisances ! Mais les choses sont-elles à ce point difficiles, dans ce « fichu métier », que voulant ou croyant échapper à ce risque, nous tombons encore trop souvent dans notre deuxième écueil : la « maladie surmoïque... »

Discussion sur la technique : le moi ou le nomadisme²⁶²

De tout cela, JLS²⁶³, sympathique collègue, nous avait prévenu nous invitant à « ne plus nous prendre pour le Sujet Supposé-Savoir (ne pas s'en croire, donc) mais désirer en soutenir la position et la fonction »... Je vais un instant le convoquer là : tu nous en

260 Jacques Lacarrière, Chemins d'écriture, Terre Humaine, Plon 3 mars 2005

261 Je pense à la réponse, – « Le gauchisme, maladie sénile du communisme », Atlantico, Eyrolles 2013-, qu'un siècle plus tard Benoit Rayski avait portée au livre (1920) de Vladimir Ilitch Lénine : « La Maladie infantile du communisme (le « gauchisme ») », Éditions du Progrès, Moscou, 1979.

262 Ce sont là des reprises réécrites d'interventions que j'avais pu faire dans le cadre du Séminaire de Marc Bonnet dont l'objet était « La technique psychanalytique »...

263 SJL était un collègue et ami qui intervenait ainsi dans le « Séminaire » de Marc Bonnet ; il fut promu Analyste membre du IV Groupe (AM4G) ce qu'il est encore ayant occupé et y occupant toujours d'importantes fonctions de responsabilité...

manque constitutif l'aporia. Un jour, venue aux fêtes de la naissance d'Aphrodite elle mendiait à la porte quand elle vit Poros, la ressource-l'astuce, qui, saoul, s'était endormi ; et c'est ici, quand il est saoul, pendant qu'il dort, quand il ne sait plus rien, que s'engendre l'amour²⁹⁰... C'est là encore le féminin qui est créateur et actif. Saurons-nous, pourrions-nous ou accepterons-nous de nous y prêter...?

La Parole, entre anthropologie et spiritualité

Comment parler de l'inconnu quand il est l'insu phylogénétique ou structurel, issu du refoulement primaire (Freud)... ? Comment éveiller ce qui se tait, comment ces « choses » peuvent-elles venir, émerger en séance...? Dans les mots de l'analysant(e), les silences ou reprises de l'analyste, les effets d'interprétation... paroles d'interprétation qui devraient être formulées de telle façon qu'elles puissent ouvrir à des effets de lecture de vérités qui soient libératrices pour le sujet, sur lesquelles il puisse s'appuyer dans la séance et puis dans sa vie. Éveillé par ce qu'il entend venant de lui, de là, de l'Autre. Certaines de ces paroles seront des appuis dans sa démarche aux confins de son voyage, lumières sur le chemin ouvrant à des occasions de révélation sur sa route... cette image métaphorique nous permettrait d'entendre la Parole d'interprétation, par sa fonction et ses effets de révélation comme se situant dans une logique semblable pour les croyants à la

290 Le mythe d'Eros est relaté par Platon dans *Le Banquet*. « Fils de Penia et de Poros, Eros a hérité de son père d'un esprit alerte, toujours en éveil, jamais en peine d'expédients (póroi) pour se procurer, dans l'univers de dénuement (pénia) où il est plongé, toutes les richesses vers lesquelles il est attiré, c'est-à-dire : les Formes, le Savoir, la Beauté Detienne & Vernant, *Les Ruses de l'Intelligence – La Mètis des Grecs*. Champs Flammarion 1974.

Révélation de la Parole de Dieu. Mais peut-on espérer, espérons que l'analyste ne se prenne pas lui-même, « pauvre prêcheur », pour un dieu... déjà que certains s'affirment et se croient, réellement, eux et leur psyché fils et fille de Dieu, c'est bien suffisant...!

Ne faudrait-il pas bien plutôt entendre ou comprendre, là, l'inverse : « la notion théologique de la Révélation de la Parole de Dieu ne serait-elle pas une ample métaphore de la parole articulée par les hommes ? »²⁹¹ Et la Révélation elle-même, cet éclair héraclitéen pour ce qui est de l'analyse, serait un autre nom de l'« événement intérieur » dont nous parlait Jean-Michel Hirt²⁹² quand il analyse et décrit ce qui provoque et soutient le passage et le dépassement d'un état de radicale ignorance, d'obscurité angoissante et d'assujettissement écrasant comme une soumission dans l'effroi au passage, à l'accès et l'ouverture à une lumière intérieure, celle qui viendrait éclairer la relation à soi, à l'autre, à la réalité du Monde et à l'Inconnu dans le ravissement quasi mystique d'un état de délivrance. Merci Héraclite. Toutes articulations qui donnent à la Parole sa dimension anthropologique et Sacrée... « Néant-moins » la Parole renvoie encore et s'articule toujours, trouve sa source dans le silence du noyau même de l'être (humain) dont on ne peut rien dire... si ce n'est parler autour... et il se pourrait parfois qu'il en sorte quelque chose... (L')Éternel va et vient...

Emmanuel Levinas dans son approche de la question de la nature et des effets de la Parole analyse son rapport au divin : « il faut aimer la Thora plus que Dieu »²⁹³, disait-il, aimer la foi, ou la

291 Mohammed Arkoun, Introduction à la raison émergente : approche du monothéisme à partir de l'exemple de l'islam,, Colloque de Fès 2006 : « Heurs et malheurs de l'identité ».

292 La psychanalyse entre athéisme freudien et ouverture à l'écoute de l'événement intérieur du sujet, Jean-Michel Hirt, L'Évolution psychiatrique, 2008 73-1, pp.93-103. Puis conférence au IV Groupe, 2007.

293 E. Lévinas, Difficile liberté, Albin Michel, 1963, p. 171-176.

Parole, plus que Dieu ; porter la Rencontre à sa plus haute puissance sans parler substantivement de Dieu. Si la Torah est vivante, soutenait-il, c'est à la fois comme Question mais aussi comme soutien incessant adressés à la Parole et à l'exégèse. Pour une conscience juive, ajoutait-il, si Dieu a choisi de se révéler par sa parole et non par son incarnation dans un corps humain (Jésus n'est pas l'incarnation de Dieu pour un Juif), c'est, comme le soutenait Freud dans le Moïse à propos de l'interdit de la représentation, comme « progrès de la spiritualité » maintenant animée par ce double mouvement de l'énonciation : « le voiler-dévoiler » prononcés dans le même temps. Plus Dieu se dévoile dans/par sa Parole, plus il rend transmissible que la « présence » qui parle est fondamentalement voilée par cette représentation même, ce tenant lieu comme Énonciation et non incarnation qu'est la Parole. Dans cette Parole l'homme reçoit ainsi deux messages conjugués : par le premier, Dieu énonce un commandement qui attend obéissance tandis que dans le second se transmet son Envers : un commandement silencieux qui invoque la liberté de l'Homme, l'envers de l'obéissance. « Là où je suis en retrait, j'appelle ce qui est en toi, homme, en retrait : la liberté »...

Toutes les religions ne fonctionnent pas sur la même « logique » et ne se prévalent pas toutes d'être la Vérité universelle... comme Obligation. Quoique ?! Loi hébraïque, charia, Commandements, obéissance... Comment comprendre... ?

Examen de sortie

« Et maintenant que vais-je faire de tout ce temps que sera ma vie...³¹⁹ », pouvait penser et chanter l'analysant qui sortait pour la dernière fois de chez son analyste sans forcément cette fois-ci avoir à y retourner... pas d'autres voies maintenant pour lui comme pour tous que celle de prendre appui sur des semblants, des tenant lieu de mais aussi des soutiens et des recours... et puis sur ses propres bricolages, un savoir faire à partager avec quelques autres, le « gai savoir des sioux »...

Je vous propose de revenir un peu sur nos pas. Tout au long de notre chemin nous avons pu maintes fois remarquer que si le sujet invente c'est souvent sans savoir pourquoi ni comment il le fait... car bien souvent encore (toujours?) c'est l'inconscient qui invente et qui invente pour tenter de combler un trou, le trou que fonde l'absence de l'Autre, son vide et sa non-réponse ainsi, comme le notait Lacan, que l'impossible inscriptibilité du rapport sexuel, « ça ne cesse pas de ne pas s'écrire »³²⁰. Nous étions conduits là encore aux temps de la plus profonde rupture freudienne d'avec la pensée courante, celle qui a consisté à donner tout leur sens aux productions psychiques et, singulièrement, de retirer aux productions psychotiques leur non place de déchet de la pensée pour les reconnaître dans leur rôle et leur fonction de processus de réparation, « on n'est pas fou pour rien ». Freud mettait ainsi l'accent sur leur aspect positif d'invention, et non plus leur stigmatisation, ce qui s'inscrivait dans sa phrase : « ce que nous prenons pour une production morbide, la formation du délire, est en réalité une

319 Chanson de Gilbert Bécaud sur des paroles de Pierre Delanoë...

320 Jacques Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975

tentative de guérison, une reconstruction³²¹»...

À l'inverse des relevés (Études...?) de la psychopathologie ordinaire actuelle et des traitements divers y afférant (dans tous les sens...) la psychanalyse a toujours reconnu les symptômes non pas comme les signes d'une déroute des facultés de l'esprit mais comme point de création du sujet autour d'un réel qu'il rencontre et lui échappe... C'est là le point de bascule au temps de « l'examen de sortie » : du côté du « psy » dans la reconnaissance de la nature de ce qui affecte le sujet ; du côté sujet ses désir et ouverture qui pourront le conduire vers la création dans sa vie et en lien avec ce/ceux qui l'entoure(nt)...comme il l'avait pu parfois le faire dans les séances qu'il vient de quitter. L'éprouvant, y repensant il pourrait en fonction de ce qu'il rencontre au-dehors en retrouver certains moments ou certaines butées sur lesquelles il s'était arrêté... il peut alors penser et repenser à ce gain de savoir qu'il a obtenu, à cette nouvelle lecture des reflets et effets de la trame inconsciente qu'il a découverte et saisie du temps de ses séances ; un gain s'y est opéré au travers du transfert, passant de A à A... Il repense à ces quelques trouvailles, des bribes avaient franchi la censure assemblant quelques mots, permettant une nouvelle écriture, « comme le premier vers d'un poème », disait parfois Lacan... « Il peut arriver qu'en une heure très rare, se lève le premier mot d'un vers », écrivait déjà Rainer Maria Rilke : mais, « pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses, il faut connaître les animaux, il faut sentir comment volent les oiseaux et savoir quel mouvement font les petites fleurs en s'ouvrant le matin »³²². Et nous reprendrons là

321 S. Freud, le Président Schreber, *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1997, p.315

quelques mots de J.A. Miller³²³, pour dire comment se sont dessinés le mouvement et les profits de l'analyse : « avant l'analyse les créations de l'inconscient s'appelaient des symptômes, souvent assez figés, fixés, souvent assez rigides. Sous l'angle et à la lumière de l'analyse, ces formations de l'inconscient, sans devenir forcément des chefs-d'œuvre, n'allons pas jusque-là, sont devenues, malgré tout, des créations parfois sérieuses mais, le plus souvent, assez cocasses, le fruit du travail de l'humour... »

N'est-il pas touchant et amusant de voir « cet enfant » qui, après être sorti de ses séances, revient au temps de son travail analytique pour s'impressionner encore de l'histoire de ses séances, du long cheminement qui a été le sien, de l'histoire de la ronde de ses symptômes, de leur succession, de leur évolution, de leur transformation un symptôme se transformant assez facilement en un autre... Et là il sait, maintenant, il ressent et reconnaît que c'était lui qui était derrière, qu'il était là unique source de ses symptômes, de leur transformation chacun étant porté à chaque fois à en produire un autre, une impulsion tenace qui l'a tenu jusqu'au bout, jusqu'à produire un symptôme final qui est venu s'exprimer dans un « ça suffit ! » appelant et fixant un point d'arrêt, Et « Basta... ! ». Mais quelques fois encore l'inconscient à la recherche du nouveau symptôme avait fait sauter ce point d'arrêt. Cela aurait pu sembler sans fin... car la fin de l'analyse devient elle-même parfois interminable. L'Inconscient ne s'arrête pas, heureusement... comme la balade et le voyage, cet écrit que nous terminons de faire, caminante...

322 Rainer Maria Rilke (1875-1926) – Pour écrire un seul vers (1910) : Les cahiers de Malte, Laurids Brigge, (*Points Seuil*, 1995) – Traduit de l'allemand par Maurice Betz.

323 Jacques-Alain Miller psychanalyste français, gendre de Jacques Lacan dont il édite des séminaires...

Ceci amènerait la question d'une idée de l'inconscient entendu moins comme un être, fut-il de langage, même si bien sûr il l'est toujours un peu, qu'un devoir être, une réalité non pas ontique mais éthique..., Lacan nous y menait, en particulier par la place qu'il donnait et reconnaissait à « l'insu ». Renonçant à sa structure freudienne de mémoire il dé-substantialise l'inconscient pour en faire une surface d'inscription, pour le retrouver et le reconnaître comme un ensemble vide, potentiel, inchoatif que l'interprétation contribuera à réaliser. Dans cette écoute et cette lecture l'inconscient devient relatif au dispositif analytique lui-même, comme il l'est dans toute rencontre réelle, dans toute situation surprenante... entendue ainsi l'analyse n'a pas d'achèvement car l'inconscient est toujours en perpétuel état de recommencement.

Retour de Pol et du nomadisme :

Jusqu'au moment où, « à ses yeux » il lui vient une dernière fois de se dire : « cela m'appartient, c'est moi et c'est à moi, c'est dans cette façon-là, cette façon d'être là que je vis et que s'affiche mon identité, mon Moi chez moi ; je suis moi, je viens d'chez moi et j'y retourne »... Est-ce là ce qui pourrait être attendu de la fin d'une analyse, de pouvoir changer de symptôme avec une certaine facilité, une relative aisance et sans avoir à en payer des conséquences trop lourdes ni un trop lourd tribut pour ce passage... Je me détache de la fixité ancienne à un symptôme car il ne porte plus mon identité, ce n'est plus Moi, mon nom propre n'est plus porté par la fixité de mon symptôme. Je peux maintenant changer de nom et de lieu de temps en temps, je désire et je pourrais redevenir nomade par moments et sur certains lieux...

Avec le nomade et ses questions sur le Monde nous rejoignons Pol. C'est en fait dans cette évocation du nomade une référence